71e ANNEE (8e Série) N° 5 2 FEVRIER 1961

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES

SEMINARY LIBRARY
PASSIONIST FATHERS

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'Ami sur les « Revues ». — I. Message de l'Eglise d'Afrique, 65. — II. Comment mourut Poincaré, 66. — III. L'Italie perd-elle la foi ? 68. — IV. Observation de Vénus, 69. — V. Deux publications sur le Concile, 69. — VI. Calculateurs-prodiges, 71. — VII. Fersen pouvait-il sauver Marie-Antoinette ? 72. — VIII. Des virus à la génétique, 73. — IX. Architecture primitive, 75. — X. Apparitions et visions, 76. — XI. Fénelon est-il un méconnu ? 77.

L'« Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : L. Bouyer, *Le sens de la vie sacerdotale*, 78. — N. Fournier, *Exigences actuelles de la catéchèse*, 80. — J. Demoulin, *Propos désobligeants sur la bonne conscience du chrétien*, 80. — G. Vann et P. K. Meagher, *Changer les pierres en pain*, 80.

PREDICATION

Instructions du Dimanche. — VIII. 2e Dimanche de Carême : La Transfiguration et ses leçons, 41.

Station de Carême. — « Baptisés et Confirmés ». II. Enfants de Dieu, 43.

Saint Jean de Matha. — Une croisade de la charité, 45.

Enseignements Pontificaux. — Les « Petits Chanteurs » et l'autel, 47.

En lisant. — La Vierge de lumière, 48.

DIRECTION : Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur — R. DESVOYES, Codirecteur
CORRESPONDANCE : M. le Directeur de « l'Ami du Clergé », BP 4 Langres (Hte-Mne)
PUBLICITÉ EXCLUSIVE : M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, PARIS (8e)

Paraît tous les jeudis à Langres

L'AMI DU CLERGÉ
REVUE HEBDOMADAIRE DE DOCTRINE ET DE PASTORALE

		France	Étranger
ABONNEMENTS	Doctrine seule	10	15 NF.
	Doctrine et Prédication .	12	18 NF.

Tous les nouveaux abonnements partent du 1er JANVIER de l'année en cours
On n'accepte pas d'abonnements à la PRÉDICATION sans la DOCTRINE

L'AMI DU CLERGÉ, 2-4, rue Claude-Gillot, Langres (H.-M.) - C. C. P. 21.88 Nancy

PETIT COURRIER

Q. — On parle beaucoup des Pères RAHNER, S. J. L'*Ami* pourrait-il dire deux mots de l'un (Hugo) et de l'autre (Karl) et de leurs principales œuvres respectives ? Un grand merci d'avance... (*suite*).

R. — II. Le P. Karl Rahner, quatrième enfant de la famille qui devait en compter six, est né le 5 mars 1904 à Fribourg-en-Brisgau, il entre au noviciat des Jésuites à 18 ans. Prêtre le 26 juillet 1932, il prépare, à l'université de Fribourg, un doctorat en philosophie. En 1935 et 1936, il put suivre les cours de Martin Heidegger tout en commençant sa thèse sur *L'esprit dans le monde ; essai sur la métaphysique de la connaissance chez S. Thomas* (réédité récemment à Munich (édit. Kösel) sous le titre *Geist in Welt*). En octobre 1936, il est nommé au scolasticat de théologie d'Innsbrück et commence ses cours au début de l'année scolaire 1937-38. Pendant la guerre, il est envoyé à Vienne où il reprendra, à partir de 1943, un enseignement clandestin pour les jeunes jésuites renvoyés de la Wehrmacht. Après la guerre, il retrouve sa chaire de dogme, d'abord à Pullach, puis à Innsbrück.

Un index de ses publications (1954) contenait déjà 299 titres sans compter une dizaine de cours ronéotypés. Parmi les plus importants de ses écrits, signalons, de 1932 à la guerre, des études sur la doctrine des sens spirituels chez Origène ou chez S. Bonaventure, sur la mystique ignatienne, des méditations sur Dieu qui deviendront en 1938 le livre *Worte im Schweigen* (6e éd. en 1954). Des sermons aux étudiants ont leur prolongement dans des livres ou articles, *Das kleine Kirchenjahr* (Méditations sur l'année liturgique) ; dans des textes rassemblés et traduits en français : *Prières de l'homme moderne*, 1951 ; *Prières pour être dans la vérité*, 1953 (éd. Spes); (voir *Ami*, 1961, p. 207; 1953, p. 240).

A partir de 1938, les écrits les plus importants du P. Rahner se réfèrent généralement aux traités de théologie fondamentale ou dogmatique : grâce, création, pénitence, etc. Voici tout d'abord le petit livre sur les fondements d'une philosophie de la religion, *Hörer des Wortes*, 1941 ; puis les grands articles de théologie, aujourd'hui repris et rassemblés dans les deux premiers volumes des *Schriften zur Theologie*, 1954 ; trad. fr., *Ecrits théologiques* (Desclée de Brouwer), t. I, *Dieu dans le Nouveau Testament ; Problèmes actuels de christologie*, 1959 (cf. *Ami* 1959, p. 406) ; t. II, *L'appartenance à l'Eglise ; Piété personnelle et piété sacramentelle ; Vérités oubliées du sacrement de Pénitence*. Un troisième volume (1956) réunit des études de théologie spirituelle.

Le souci d'aider les chrétiens à vivre leur foi a conduit le P. Rahner à s'intéresser de plus en plus aux problèmes de théologie pastorale ; apostolat des laïcs, liberté et autorité dans l'Eglise ; morale chrétienne et morale de situation, etc. Dans cet ordre : *Gefahren im heutigen Katholizismus* 1950), *Die Chancen des Christentums heute* (1952), (traduction française aux Ed. du Cerf en 1953 sous ce titre : *L'Eglise a-t-elle encore sa chance ?*) — Autres grands articles sur *L'opinion publique dans l'Eglise* (*Orientierung*, 1950) ; *L'apostolat des laïcs* (*Nouvelle Rev. théol.*, janvier 1956) ; *Les Charismes dans l'Eglise* (*Stimmen der Zeit*, juin 1957). L'*Ami* a analysé en 1951 (p. 180), un important article des *Recherches* (1950, p. 47-98, 252-286, 422-456), *La Doctrine d'Origène sur la pénitence*.

Plus récemment, le P. Rahner a publié *Ueber die Schriftinspiration* (1957) ; *Zur Theologie des Todes* (1958) ; *Das Dynamische in der Kirche* (1958), (dans les *Quæstiones disputatæ* dirigées avec H. Schlier (Herder). Par ailleurs il travaille à la réédition du *Lexikon für Theologie und Kirche* (de Büchberger).

Ces notes empruntées à la Préface du t. I des *Ecrits théologiques*.

« Un centenaire missionnaire ». **Le martyre du Bx Théophane Vénard (2 février 1861).** — Numéro spécial des « Missions-Etrangères de Paris » 1 NF. — Paris, 128, rue du Bac-VIIe. (C. c. p. 6244-73).

Il y a juste un siècle, sur les bords du Fleuve Rouge, à Hanoï, Th. Vénard était décapité en haine du nom chrétien : « O Mère Immaculée, recevez votre petit serviteur comme une rose épanouie cueillie en votre honneur. *Ave Maria !* » Sa vie, commencée le samedi 21 novembre 1829, s'achevait le samedi 2 février 1861. Notre-Dame accueillait un de ses enfants les plus fidèles, un des martyrs les plus attachants des temps modernes.

Pour célébrer ce centenaire, les Missions Etrangères de Paris auxquelles appartenait le martyr, publient un numéro spécial, le premier de leur nouvelle revue bimestrielle. La présentation est excellente, le texte l'est encore plus. Voici les titres des articles : T.R.P. Quéguiner, *Le martyre du B. Th. Vénard*, — Mgr Fr. Trochu, *Comment Th. Vénard m'a conquis.* — P. Jean Guennou, *La vocation missionnaire de Th. V. Sa missiologie*, — P. Christ. Simonnet, *La vie clandestine au Tonkin. Le Martyre*, — P. Paul Destombes, *Le Bx Th. V. vu par Ste Th. de l'Enfant-Jésus.*

Parmi ces pages pleines d'intérêt, on lira celles qui sont consacrées à la vocation missionnaire du Bx et à son désir du martyre : l'exempel du Bx Cornay l'attire et sera son guide ; l'amour de Dieu poussé jusqu'à l'extrême et l'amour du prochain donneront à son bref apostolat un rayonnement qui ne fait que s'étendre. « Sa vie est une leçon ; il n'en est pas de plus actuelle. Et cette leçon ne passera pas, car la missiologie de Th. découle de la nature même de l'Eglise » (p. 21).

Souhaitons à ce mémorial la plus large diffusion !

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*, 4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)

SENSATIONNEL

LE FAMEUX **ROLL-A-MATIC** EN ECHANGE DE VOTRE ANCIEN RASOIR ELECTRIQUE pour **89,95** NF

RASOIR REMINGTON ROLL-A-MATIC

Prix Commerce : **125** NF. - Prix clergé sans Reprise : **106** NF avec Reprise : **89,95** NF net. – Envoi Franco par

TÉLÉ-VILLAGES, 17, rue des Ecoles, TRIE-CHATEAU, (Oise)

C.C.P. 5192-11 Paris *TEL. : 40* *Boîte Postale No 5*

C'est le moment de commander

LA SEMAINE SAINTE

Scénario de M. le Chanoine TRIBOU
Photos de Terre Sainte de M. l'Abbé HAMEL
Photos des nouvelles cérémonies prises par J. FORTIER, à Cartignies (Nord)

« *...It is the best filmstrip that I have seen on Holy Week.* » (C'est le meilleur film-fixe que j'ai vu sur la Semaine Sainte).

R. P. Austin FLANNERY, O. P. dans Revue « Doctrine and Life », Dublin

Trois films-fixes

en photographies couleurs

I. — Le deuxième dimanche de la Passion ou dimanche des Rameaux. — II. Jeudi Saint : Mémorial de la Cène du Seigneur. — Vendredi Saint : Mémorial de la Passion et de la Mort du Seigneur. — III. Samedi Saint : La Veillée Pascale.

Les 3 films en couleurs avec livret **51,30 NF**

★

Catalogues détaillés envoyés gratuitement sur demande

★

EDITIONS DU BERGER, 4, rue Cassette, PARIS-VI
C. C. P. Paris 3171-01

SOUVENIRS
de Mission, d'Ordination etc...

IMAGES
RELIGIEUSES
Plaquettes bois sculpté
Modèles du R. P. Marie-Bernard

ÉDIT. GRANDE TRAPPE, SOLIGNY, Orne

CHEMINS DE CROIX

Bois — Cuivres — Peintures

Travail artisanal soigné

ODETTE ROCHE CONLIEGE (Jura)

Photos — Tarifs gratuits sur demande

LA HERNIE EST UN MAL REDOUTABLE

pour qui la néglige. Il ne comporte que deux solutions : l'opération ou le port d'un bandage efficace. A ceux qui répugnent à la première, il ne reste d'autre alternative que d'adopter la seconde. Il existe un grand nombre de modèles de bandages : les uns trop durs, munis de pelotes trop volumineuses, sont insupportables ; les autres, trop faibles ou mal conçus, laissent échapper les hernies. De toute évidence, le moyen de contention le plus simple et le plus parfait est la main du sujet placée à plat sur l'ouverture. C'est la formule même du NEO-BARRERE qui, entièrement élastique, sans parties métalliques, sans l'aide d'aucune pelote, maintient intégralement dans toutes les positions les hernies les plus volumineuses. Avec les NEO-BARRERE sans pelotes, tout risques d'écrasement de la tumeur et d'élargissement de l'anneau sont écartés, la hernie est complètement maintenue. Adressez-vous aux Etablissements du Dr L. BARRERE, 3, boulev. du Palais, PARIS, ou à l'un de leurs 500 dépositaires exclusifs en Province.

LIBRAIRIE R. BOURDON
75, rue de Rennes - Paris-6e
Achat et vente de
LIVRES D'OCCASION
Envoi gratuit sur demande de notre liste d'achat

Vin de Messe
VINS FINS de toutes provenances
MOUCHOTTE, négociant
Rolampont (Hte-Marne)

DISQUES

STOCK COMPLET DE **33-45** TOURS

Grand choix d'enregistrement de MUSIQUE RELIGIEUSE

Dernières Nouveautés :

FILM-DISQUE « Jésus, Fils de Dieu, notre Sauveur », 2 films-fixes et 1 disque 30 cm. Nº PFA 5001 (Réalisation : Productions Françaises Cinématographiques).

BACH : CONCERTOS POUR VIOLON en MI et en LA. CONCERTO POUR 2 VIOLONS en RE. Par l'Orchestre de Chambre de Mayence, dir. : G. KEHR. Solistes : S. Lautenbacher et Dieter Vorholz. (Disque 30 cm. VOX PL 11.540).

PRIX EXCEPTIONNEL JUSQU'AU 15-2-61 : 13,75 NF

MOZART : CONCERTOS POUR PIANO ET ORCHESTRE Nº 18 et 27, par Ingrid Haebler, piano et l'Orchestre Symphonique de Vienne, dir. : Ch. Von Dohnanyi. (Disque 30 cm. FONTANA 698.040).

PRIX EXCEPTIONNEL JUSQU'AU 15-2-61 : 13,75 NF

Conditions exceptionnelles à MM. les Ecclésiastiques

Expédition Province par retour — Abonnement gratuit à « Disques-Informations »

19, RADIO PYGMALION Tél. : CEN. 17-33
boulevard de Sébastopol Mº : CHATELET

VITRAUX
Antoine BESSAC à Grenoble (Isère)
Maison de Confiance-Fondée en 1860
Travaux soignés - Prix raisonnables

VENTE ET LOCATION
PROJECTEURS & FILMS
8 mm, 9 mm 5 et 16 mm et fixes
(*muets-parlants censurés*)
Cinémathèque Catholique
Abbé P. Cézat, fondateur
à BRUGES (Gironde)

VITRAUX
DALLE DE VERRE
Exécution, Restauration
Atelier THOMAS — Tél. 13.31
78, Av. de Chabeuil, VALENCE (Drôme)

L'OFFICE GÉNÉRAL DU LIVRE

présente les nouveaux Bréviaires Dessain

Pour paraître fin Février 1961 :

Le Bréviaire in-12 n° 6

en deux volumes, nouveau psautier, composé en grands caractères très lisibles, imprimé en rouge et noir sur papier Indien d'Oxford.

Pour paraître fin Mai 1961 :

Le Bréviaire in-12 nº 4

en deux volumes, ancien psautier, même présentation que le n° 6 (et que l'ancien n° 5).

Le PSAUTIER DE LA VULGATE se trouvera non seulement au Psalterium mais, dans le texte, dans tout le corps du bréviaire sans aucun renvoi.

●

Présentés dans les mêmes reliures soignées, ces deux bréviaires sont vendus aux mêmes prix .

Reliure B4 : chagrin noir, plats souples, crêtage doré, tranche rouge sous or.... 265 NF.
Reliure B3 : chagrin noir, plats souples, crêtage doré, tranche or .... 235 NF.
Reliure B : chagrin noir, plats souples, tranche rouge .... 205 NF.

●

OFFICE GÉNÉRAL DU LIVRE
14 *bis*, rue Jean-Ferrandi — PARIS-VI

et chez tous les Libraires

L'AMI DU CLERGÉ

Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur
Chan. R. DESVOYES, Codirecteur

71e ANNEE (8e Série)
N° 5. — 2 Février 1961

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Message de l'Eglise d'Afrique. — II. Comment mourut Poincaré. — III. L'Italie perd-elle la foi ? — IV. Observation de Vénus. — V. Deux publications sur le Concile. — VI. Calculateurs-prodiges. — VII. Fersen pouvait-il sauver Marie-Antoinette ? — VIII. Des virus à la Génétique. — IX. Architecture primitive. — X. Apparitions et visions. — XI. Fénelon est-il un méconnu ?

I
Message de l'Eglise d'Afrique

Pour ouvrir cette Causerie, je voudrais m'adresser à une revue toute nouvelle : *Spiritus.* Editée 40, rue La Fontaine, à Paris-16e, et elle a pour directeur le P. Athanase Bouchard. Le but de cette revue est fort bien indiqué dans le sous-titre : « *Cahiers de Spiritualité missionnaire* ».

Nous emprunterons au n° 5, daté du 2 octobre 1960, un substantiel article ayant pour titre : *Message de la Jeune Eglise d'Afrique*, et portant la signature de Mgr Antoine Nwedo, né en 1912 et sacré le jour de la Pentecôte 1959. Son diocèse d'Umuahia compte 900.000 habitants, dont 170.000 catholiques et catéchumènes. Il a pour auxiliaires une trentaine de spiritains irlandais et 4 ou 5 prêtres nigériens.

Avant tout, rappelons-nous que l'Afrique est un vaste continent, où se pressent un grand nombre de pays distincts, au moins aussi différents les uns des autres que nos pays d'Europe, et qui sont même parfois à l'opposé les uns des autres, tant pour le climat que la culture. La Gambie n'est pas le Ghana, la Nigeria ressemble peu à l'Algérie. Un Nord-Africain est aussi étranger à un Sud-Africain qu'un Britannique à un Russe. Mais entre l'Europe et l'Afrique, il y a cette nouveauté : l'Afrique s'éveille. Nous avons dit à maintes reprises ici-même, que c'est une véritable ébullition. « On y assiste, dit notre article, à la plus grande Révolution que l'histoire ait jamais connue. » Et c'est cela qui crée à la jeune Eglise d'Afrique les devoirs les plus pressants :

« Il lui faut être prête à résoudre les multiples problèmes de l'Afrique moderne. Il lui faut combattre, réfuter, convaincre de mensonge les fausses propagandes des ennemis du christianisme et de la croix du Christ. Il lui faut devancer la poussée de l'Islam d'une part, et du communisme athée d'autre part. Il lui faut se tenir à l'avant-garde du présent, et en faisant preuve d'une vigueur pleine de jeunesse, tempérée par l'expérience des siècles, contraindre ses ennemis eux-mêmes à reconnaître en elle une autorité spirituelle à respecter une force avec qui on devra compter. »

Ces lignes, pleines de lucidité et de courage indiquent à quel point cette « jeune Eglise » a compris son rôle et sa mission. Quels sont les moyens qu'elle se propose de mettre en œuvre ?

Avant tout, la formation d'un nombreux clergé indigène. Or, jusqu'ici, si on excepte quelques diocèses privilégiés (Congo, Tanganyika, Ouganda, Ruanda-Urundi), le nombre des prêtres indigènes reste « lamentablement bas ». La Nigeria, par exemple, avec ses 35 millions d'habitants, n'en a que 55 ; le Ghana, 23 ; la Sierra Leone, aucun. En Nigeria, toutefois, des espoirs apparaissent. Chez les Ibos de la région de l'est, les vocations commencent à abonder. En 1949, il n'y avait que 23 grands séminaristes et 106 petits. En 1959, ces chiffres étaient respectivement, 266, et 1.148. Mais il reste ceci qui est grave : pour former un prêtre, il faut de nombreuses années : un minimum de 15 à 16 ans, entre 8 et 23 ou 24 ans d'âge. Or, c'est tout de suite que l'Afrique a besoin de guides. L'intelligence de nos Africains est assoiffée de connaissances ; elle veut étudier, savoir, comprendre. Elle est naturellement tournée vers Dieu. Jusqu'ici, c'est d'Europe que sont venus les enseignements, les exemples, les modèles à suivre. Mais tout n'était pas de même qualité dans ce qui venait d'Europe et en vient encore. Le missionnaire catholique a autant à lutter contre le néo-paganisme ou le communisme, venus d'Europe, que contre les superstitions indigènes. Et deux autres obstacles redoutables se manifestent en surplus : l'Islam et l'ultra-nationalisme.

Le néo-paganisme, nous savons ce qu'il est chez nous en Europe : matérialisme affairiste, indifférentisme, philosophisme anti-chrétien. En Afrique, ce néo-paganisme reste superficiel, mais il empoisonne un certain nombre de ceux qu'on nomme les « évolués ». Le missionnaire catholique a aussi à combattre les diverses sectes protestantes. Le christianisme se présente aux Africains avec ses divisions intestines et cela n'est pas fait pour accroître son prestige et faciliter son emprise. Des aventuriers locaux en profitent pour fonder leurs propres Eglises, assorties parfois des rituels les plus absurdes.

Les ultra-nationalistes d'autre part, voulant systématiquement ignorer le « catholicisme », c'est-à-dire l'universalité de la religion chrétienne authentique, la font passer pour la religion de l'étranger, en sorte qu'on ne peut l'embrasser sans trahir la nation africaine.

« L'attitude du catholique envers le protestant et le nationaliste extrémiste, précise notre article, doit être celle de la charité. Il les traitera non pas en ennemis, mais en « frères égarés ».

L'expansion musulmane, tout le monde est d'accord sur ce point, est un problème bien plus grave. Sur les 240 millions d'Africains, l'Islam en compterait 90 millions. On assure que pour chaque païen que nous convertissons, l'Islam en gagne trois. Et une fois qu'un indigène est passé à l'Islam, il devient beaucoup moins accessible à la foi chrétienne, que lorsqu'il était animiste. Il semble bien que ce soit « l'élasticité du code moral islamique » qui captive les païens. En Nigeria, notamment, les missionnaires musulmans ne cachent pas leur ambition de conquérir tout le pays. Ils ont établi des écoles et des collèges islamiques en Nigeria de l'ouest et du nord. Des centres d'études arabes ont été construits dans les villes musulmanes importantes comme Kano. Des professeurs y viennent d'Egypte et du Pakistan.

Enfin, le péril communiste n'est nullement chimérique. Rappelons-nous que l'on disait que le tempérament chinois était imperméable au communisme. Et cependant, nous savons ce qui est arrivé en Chine. On ne peut pas dire davantage que le tempérament africain est anti-communiste. En Afrique, le communisme a créé une tête de pont en Guinée. La République du Cameroun passe pour être en marche vers le communisme. Il existe des cellules communistes en Nigeria et au Ghana, sans parler des autres jeunes nations africaines. La menace est donc bien réelle, comme partout ailleurs dans le monde, comme en Italie, par exemple : nous le dirons plus loin. Le missionnaire catholique a ainsi à lutter sur plusieurs fronts, en s'appuyant sur les qualités naturelles des Africains et encore plus sur les influences surnaturelles de la prière et de la grâce.

Ce qui est tout de même réconfortant, dans ce tableau des problèmes de l'avenir africain, c'est la croissance merveilleuse de la jeune Eglise dont nous parlons : en 1918, il n'y avait dans toute l'Afrique que 90 prêtres indigènes. En 1957, leur nombre s'élevait à 1.811 et en 1959 à plus de 2.000. Les premiers vicaires apostoliques indigènes furent préconisés en 1939. Ils sont aujourd'hui plus de 30. L'Afrique occidentale, à elle seule, possède quatre archevêques, et l'Afrique est fière de son « cardinal noir ».

« Se glorifier », c'est bien le mot ! — (allusion au nom du cardinal Rugambwa qui signifie « Renommé » ou « future célébrité »). — Ne croirait-on pas que l'âge d'or de l'Eglise d'Afrique va revenir, que les jours de saint Cyrille d'Alexandrie et de saint Augustin vont poindre à nouveau sur ce continent ? »

Voilà, en effet, de bien grands noms dont la jeune Eglise d'Afrique peut s'enorgueillir !

En terminant son étude si sincère et si lumineuse, Mgr Nwedo se fait un devoir d'exprimer en termes émouvants la reconnaissance de l'Eglise d'Afrique pour les pionniers du christianisme qui lui ont apporté la lumière divine du Christ. Que de missionnaires sont morts à la tâche, que d'efforts, de prières, de sacrifices, ont été dépensés pour la fondation de cette Eglise ! Si parfois on parle à tort et à travers du « colonialisme », pour le charger de tous les méfaits, il est juste de dire que les plus éclairés et les plus pieux des Africains savent toute l'étendue de la dette de gratitude que ce continent a contractée envers les héros européens qui se sont dévoués pour eux.

Conclusion : « Finalement, à travers Notre Saint Père le Pape, c'est vers notre Père du ciel que s'élève notre filiale gratitude. Ce que l'Afrique doit à l'intérêt et à la sollicitude paternelle du Saint-Siège, ne sera connu qu'au ciel !... »

Après la signature de Mgr Nwedo, au bas de cet article, nous avons plaisir à lire celle de Mgr P. Kilasara, également spiritain, et évêque de Moshi, au Tanganyika, avec ces mots :

« Je souscris de tout cœur à l'excellent message de Mgr Nwedo. In Spiritu sancto. »

II
Comment mourut Poincaré ?

Dans *La Revue des deux mondes* du 1er décembre 1960, M. Jacques Chastenet, de l'Académie française, a évoqué la figure d'un homme en qui tous s'accordent à saluer un grand serviteur du pays. Son article était intitulé : *Voici cent ans naissait Poincaré*. C'est en effet le 20 août 1860, que naissait à Bar-le-Duc « un garçon destiné à jouer un rôle insigne dans l'histoire de son pays ».

Nous ne résumerons pas l'article de l'éminent académicien. Mais nous voudrions apporter quelque lumière sur les circonstances de la mort de Poincaré, survenue le 15 octobre 1934.

M. Chastenet dit en effet catégoriquement ceci :

« Fidèle jusqu'au bout à ses convictions philosophiques, il n'a réclamé à aucun moment, les secours de la religion. »

Et cependant, il y eut une cérémonie religieuse à Notre-Dame. Et M. Chastenet explique la chose à sa façon en écrivant :

« Suit à Notre-Dame une autre cérémonie, car, tout « laïque » fût-il, Poincaré était trop représentatif de la France entière pour que l'Eglise n'ait point de part à ses obsèques. Le lendemain, il est procédé à l'inhumation au petit cimetière de Nubécourt dans la Meuse. »

Que penser de ce texte, ou plutôt de ces textes ? La qualité de grand homme d'Etat suffit-elle pour que les obsèques d'un illustre défunt soient religieuses, alors que lui-même n'aurait à aucun moment réclamé les secours de la religion ? Nous regrettons beaucoup d'avoir à contredire M. Chastenet. Mais il ne présente pas les choses, dans son article, sous leur véritable jour. Pour rectifier son exposé, nous ferons appel à un homme particulièrement compétent : Mgr Aimond, historien de marque, qui a consacré toute une série d'articles dans le journal catholique *Le Meusien*, hebdomadaire (Bar-le-Duc), du 8 juillet au 23 septembre 1960, sous le titre : *Autour du centenaire du Président R. Poincaré*, Mgr Aimond, en spécialiste des méthodes qui s'imposent en histoire, cite ses sources. Ce sont principalement les papiers intimes de Poincaré lui-même ou des témoins les plus sûrs de sa vie privée et publique. Il en ressort les points suivants, qui sont irréfutables :

— 1° La mère de Raymond Poincaré, femme d'une foi profonde et d'une grande piété, assuma entièrement son éducation, dans son enfance. Le père, « libre-penseur libéral », laissait faire. L'en-

fant fut élevé dans une *Ecole libre, chrétienne*, tenue par un laïque, M. Forget, qui conduisait lui-même ses élèves internes à l'église, le dimanche.

— 2° Les carnets intimes du jeune homme sont pleins de souvenirs religieux, c'est-à-dire d'assistances aux offices, de communions pieuses, et cela jusqu'à 1876. La première communion faite le 16 juillet 1871 fut particulièrement fervente.

— 3° Le 1er octobre 1876, Raymond entre au lycée Louis-le-Grand. Tout de suite, il constate : « On peut être ici pieux ou impie à son gré : personne ne se moque de vous, jamais on ne parle de religion. » Il était encore fidèle à la foi de son enfance, à la fin du premier trimestre de l'année scolaire 1876-1877. En 1877, il aurait même, selon une confidence de ses dernières années, obtenu le premier prix d'Instruction religieuse, laissant le second à son condisciple — dont il ne reniera jamais l'amitié — le futur cardinal Baudrillart.

— 4° Et pourtant, vers la fin de cette année 1877, le jeune homme a perdu la foi, pour des raisons d'ordre intellectuel. Ses biographes admettent ici l'action déterminante du double enseignement de son professeur de philosophie et du professeur de Sciences naturelles, au lycée Louis-le-Grand. Le climat de l'époque portait à éliminer Dieu, pour le remplacer par le culte de l'Humanité et la religion de la Science. Il semble aussi avoir subi l'influence de son cousin, Henri Poincaré, alors étudiant en Sorbonne.

— 5° Ayant perdu la foi en 1877, à 17 ans, Poincaré devient le brillant avocat que l'on sait, puis s'engage dans la politique. Il y fait une carrière hors série. Quand il commence à écrire dans les journaux, c'est en homme qui voit dans le « cléricalisme » l'ennemi à combattre. Il a des accents parfois bien regrettables en ce sens. Toutefois, il se tient à égale distance du radicalisme agressif d'un Clemenceau, et du conservatisme de la droite. Il sera toute sa vie l'homme du « juste milieu ». C'est ce que constatait un jour, du haut de la tribune, Jaurès, en lui disant :

« Votre politique est celle du juste milieu. Vous voulez vous tenir à égale distance entre le cléricalisme et le collectivisme. »

Pourtant, cet équilibre fut rompu lors de l'affaire Dreyfus. Poincaré, juriste éminent, fut de ceux qui croyaient — avec raison, comme il est établi actuellement — à l'innocence de Dreyfus. Il se brouilla même avec ses électeurs, à cette date, et s'empressa d'émigrer pour un temps, de la Chambre des Députés au Sénat.

— 6° Nous ne pouvons oublier qu'au moment de la Grande-Guerre, Poincaré, alors Président de la République, proclama l'*Union sacrée*, qui mettait fin aux proscriptions provoquées par l'anticléricalisme combiste.

— 7° Il n'est pas non plus sans signification que Poincaré, à peine devenu Président de la République, en 1913, voulut régulariser, aux yeux de l'Eglise, sa situation matrimoniale. Il avait épousé civilement, en 1904, une divorcée. Il put faire la preuve que son premier mari était décédé et qu'elle était libre. Le mariage religieux fut célébré le 5 mai 1913, devant trois témoins, par Mgr Baudrillart, son ancien condisciple. Après la cérémonie, Poincaré qui avait perdu sa mère le 11 avril précédent, s'écriait en sanglotant :

« Ah ! pourquoi ma pauvre mère n'est-elle plus là ? Elle eût été si heureuse ! » Et il ajoutait : « C'est la meilleure action de ma vie. » Et encore : « Le chef d'un Etat catholique doit cet exemple à son pays. »

— 8° Le 31 juillet 1929, Poincaré doit subir une grave opération qui le laissera physiquement diminué jusqu'à sa mort, 5 ans plus tard.

Nous disons bien « physiquement », car « intellectuellement », il est toujours aussi lucide et aussi maître de lui-même. Il en donne la preuve en continuant, avec l'aide de sa femme, la rédaction de ses *Mémoires* en 10 volumes. Au dire de son entourage, il vivait de plus en plus dans le passé, il se rappelait sa jeunesse pieuse. En 1911. il avait perdu son cousin, l'illustre savant Henri Poincaré, à qui l'on avait entendu prononcer, lui l'ancien positiviste athée, ce mot capital de S. Jean de la Croix : « Une seule pensée de l'homme vaut le monde entier, c'est pourquoi Dieu seul en est digne ! »

Raymond Poincaré pesait tout cela. Quelques semaines avant sa mort il vint reconnaître à l'église Saint-Antoine — celle de sa première communion — le banc que jadis sa mère y avait occupé. Un jour qu'on lui demandait : « Comment voudriez-vous mourir ? » il répondait : « Comme mes ancêtres et ma mère. » Au lendemain d'une crise, il fut très touché d'apprendre que le pape Pie XI lui avait envoyé sa bénédiction, par le cardinal Verdier, qui vint en personne l'en informer. Au Clos de Sampigny, où il séjournait volontiers, il aimait alors à recevoir l'abbé Chadoye, ancien aumônier militaire. A Sampigny même, il avait de fréquents entretiens avec son curé, l'abbé Monflier. Enfin, à Paris, il était convenu que son vieil ami, Mgr Baudrillart, viendrait l'assister. Mais quand le besoin s'en fit sentir, en octobre 1934, Mgr Baudrillart se trouvait au Congrès eucharistique de Buenos-Aires. Ce fut le chanoine Labourt, curé de St-Honoré d'Eylau, qui fut appelé à lui donner les derniers sacrements.

Mgr Aimond a recueilli pour nous le propre témoignage de M. Labourt. Il trouva l'illustre malade, non pas dans le coma, comme on le prétendit, mais en parfaite connaissance, sans pouvoir parler toutefois. Il accepta parfaitement de recevoir l'Extrême-Onction, et témoigna par son regard qui suivait tous les gestes du prêtre, qu'il leur unissait son intention. S'il fut enseveli au petit cimetière de Nubécourt, et non au Panthéon, comme il en était question, ce fut sur sa volonté et cette volonté s'explique par le fait que c'était la tombe des ancêtres de sa mère.

Conclusion : il n'y a pas le moindre doute que la fin de Poincaré — comme celle d'Edouard Herriot, sur laquelle on a tant épilogué — fut une fin chrétienne. A ses funérailles, à Nubécourt, Mgr Ginisty, alors évêque de Verdun, put retracer clairement la courbe d'une vie qui, partie de Dieu, y était revenue après des déviations que nous ne cherchons pas à nier.

III

L'Italie perd-elle la foi ?

La question que l'on vient de lire va sans doute surprendre plus d'un de nos lecteurs. C'est le pendant du fameux point d'interrogation : *France, pays de mission ?* Mais c'est dans un journal italien que nous trouvons, sous la signature Mario del Piano, ce titre que nous traduisons : « *Nous sommes en train de perdre la foi et nous ne nous en apercevons pas* » : revue *Orizzonti*, nos des 27 novembre, 4 et 11 décembre 1960.

En sous-titre, on lit ce résumé :

« Des réponses faites à une grande enquête conduite par l'Action catholique, il résulte qu'en Italie, 56 % ne fréquentent pas habituellement la messe, et 70 % ne font plus la communion. L'indifférence et l'ignorance religieuse sont en train de préparer le terrain à ceux qui sèment à pleines mains le mépris et la haine envers l'Eglise : les marxistes. »

L'auteur nous dit qu'il a essayé de faire, à son tour, quelques constatations. Il a vu des églises bondées de monde, et cela tendait à le rassurer. Mais il est allé sur la route qui longe la mer au sud d'Ostie. Et, un jour de dimanche, à l'heure des messes, il y a vu tant d'automobiles et de promeneurs, qu'il a eu un doute. Tous ces gens-là, pensait-il, ne veulent pas aller à la messe et préfèrent leurs ébats sur la plage. Il a interrogé des curés. Tous sont unanimes et disent : il est malheureusement exact que beaucoup de nos paroissiens ne viennent plus aux offices. Mais nous ne saurions dire pourquoi ! Un examen plus poussé aboutit aux faits que voici : la quasi totalité des Italiens sont baptisés et confirmés. Le pourcentage est déjà en diminution pour la première communion, comme pour le mariage religieux : environ 95 %. Il y a cependant plus de mariages civils au nord qu'au sud.

Ces gros chiffres ne doivent pas faire illusion. Les traditions catholiques sont toujours vivantes, mais chez beaucoup ce sont des « traditions », plus que des convictions. Au total, on peut dire que les deux tiers de ceux qu'on a pu atteindre ont gardé la foi en Dieu. Mais la dévotion à la Madone n'est déjà plus que d'un tiers. Et comme le pourcentage de ceux qui croient encore en Dieu — 66 à 70 % — est égal à celui de ceux qui ne communient plus, on est amené à penser que la foi qu'ils conservent est vague, flottante, au point de n'être plus la vraie foi. On estime à 81 % ceux qui ont encore des images pieuses à la maison, et à 83 % ceux qui ne refusent pas le prêtre, à la mort. Mais ces chiffres ne disent pas grand'chose. Parmi ceux qui vont à la messe, les ruraux sont les plus fidèles, les commerçants et industriels, les moins assidus. Les ouvriers, les petits commerçants, les artisans, les étudiants, sont entre les deux. En somme, ce sont les plus humbles qui pratiquent le mieux. Mais la pratique elle-même n'empêche pas l'hostilité à l'Eglise et au clergé. Chez les étudiants, 70 % manifestent cette hostilité. Les autres catégories sont toutes supérieures à 60 %, y compris les ménagères et les ruraux ! L'Eglise apparaît comme l'ennemi à combattre, même chez ceux qui croient en Dieu. Ils prétendent dissocier l'Eglise de Dieu, comme si elle n'était pas chargée de le représenter sur la terre. Et l'on saisit partout en cela l'influence des idées marxistes. Tout se passe comme si le communisme avait dressé ce plan : 1° démolir l'autorité du prêtre, de l'Eglise enseignante, la faire haïr, la rendre suspecte ; 2° ensuite seulement s'en prendre à Dieu.

Mais d'où vient donc la séduction du marxisme ? Un Italien sur trois au moins vote communiste, ce qui prouve que le marxisme exerce dans le pays une influence mortelle. On dit : combattez la misère, et il n'y aura plus de marxisme. Ce n'est pas tout à fait vrai. Pourquoi ? Parce que ce mot : la misère, est un mot d'une incroyable élasticité. Sans doute il est et il sera toujours nécessaire de combattre les injustices sociales. Mais ce mot-là aussi peut s'entendre de bien des manières. Pour les marxistes propagandistes — ne parlons pas des marxistes établis et nantis — toute inégalité est injustice. Un observateur social raconte le fait suivant qui est symptomatique : il avait réussi à caser un chômeur. Il le retrouve, bien tiré de la misère, gagnant largement sa vie, et en possession d'un vélo-moteur confortable :

— « Eh bien ! lui dit-il, je suis heureux de vous voir en meilleure posture.

— « Oui, répond l'autre, mais pourquoi y en a-t-il qui vont en auto, et moi seulement en vélomoteur ? »

Elargissez cette réponse. Aussi longtemps qu'il y aura des envieux, des moins favorisés de la fortune et même de l'intelligence, il y aura un terrain pour la propagande marxiste. Si les premiers syndicalistes qui ont mené le combat pour la « justice sociale », revenaient au monde, ils seraient stupéfaits des conquêtes sociales que leur effort a provoquées, mais ils ne trouveraient pas une moindre ambition pour des conquêtes nouvelles. Et pourtant en pays socialiste et communiste, l'inégalité, c'est-à-dire l'injustice, au sens qu'on vient de dire, n'est pas moindre qu'en pays capitaliste !

Sur le terrain de ce bien-être matériel, qui est devenu l'idéal presque unique de notre temps, le christianisme sera toujours battu. Entre le Christ et Lénine ou Marx, la lutte ne se livre pas sur ce terrain. Ce que nous reprochons aux marxistes, ce n'est pas de travailler, au moins en paroles, pour le mieux-être des peuples. C'est de réduire tout l'homme à cela seul, c'est de faire croire à l'homme qu'il n'y a que cela qui compte, c'est de ravir à l'homme, ce qui l'élève au-dessus de la bête, c'est de ne plus entendre la parole divine : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » Ce qui fait le succès du marxisme, c'est le trop grand nombre de chrétiens de nom, qui ne sont plus des chrétiens de fait. Quand les Italiens vont aux urnes, il s'en trouve 9 millions et demi (soit exactement 39 % de la population de plus de 21 ans) qui désobéissent formellement à l'Eglise de leur baptême et donnent leurs suffrages aux pires ennemis de leur foi. Voilà ce qui pose un problème à l'Action catholique en Italie, un problème que nous connaissons bien, nous aussi, en France. Certes, il

serait faux d'imaginer que tous ceux qui votent communiste savent bien pourquoi ils le font. Mais une enquête approfondie permet de dire qu'il y en a au moins 75 % qui ont une connaissance plus ou moins réelle des théories communistes dans ce qu'elles ont d'opposé à l'Eglise. Ils savent; ils ont fait leur choix, et ce choix est hostile à l'Eglise. On peut et on doit les regarder comme les adhérents d'une contre-Eglise, d'une contre-religion, qui a son orthodoxie, ses schismes, ses dogmes, sa discipline, comme la nôtre.

L'auteur des articles que nous analysons, Mario del Piano, déclare qu'il a interrogé beaucoup de marxistes, dans toutes les classes sociales. Il n'en a pas trouvé un seul qui ne critique violemment l'Eglise. Et que lui reprochent-ils ? Toujours la même chose : d'être au service d'intérêts terrestres, d'avoir un système économique dépassé, d'être hostile à un nouvel ordre social. Mais au bout du compte, il faut conclure, avec notre auteur, que la lutte contre le marxisme doit se dérouler sur le terrain religieux. C'est l'ignorance religieuse qui fait tout le succès du marxisme, c'est-à-dire l'ignorance de Dieu, de l'âme, de l'immortalité, de la nécessité du salut, du bonheur sans fin qui est promis à l'homme, auprès duquel le bien-être terrestre, si désirable qu'il puisse être, n'est qu'une ombre fugitive. Et pour démontrer la supériorité éclatante du christianisme, la puissance de l'exemple est la plus décisive. « Que tous les chrétiens soient de vrais chrétiens, disait Clemenceau, et il n'y aura plus de question sociale. »

IV

Observation de Vénus

Dans la section consacrée aux nouvelles scientifiques, sous le titre : la Science et le grand public, la revue *Scientific American* de décembre nous rapporte une récente observation qui a pu être faite de la planète Vénus. et comme les nouvelles du monde astral sont une excellente dérivation aux événements de notre Terre, nous la rapportons ici volontiers.

Il se rencontrait, au 7 juillet 1959, une conjonction extrêmement rare. La brillante étoile *Regulus* qu'on appelle aussi *Cœur de Lion*, parce qu'elle est la plus belle étoile de la constellation du Lion, étoile blanche de première grandeur, passait directement derrière Vénus. Pendant quelques secondes, de chaque côté, la lumière de l'étoile était aperçue à travers les épaisseurs de gaz entourant la planète. A travers les points dans lesquel cette lumière était affaiblie, les astronomes pouvaient avoir la première évidence directe au sujet de la densité de l'atmosphère supérieure de Vénus et des variations de cette densité selon la hauteur. Ce fut donc une observation très précieuse pour eux. En combinant les constatations qu'ils purent faire alors avec les éléments déjà connus, concernant les mesures de température aux différents niveaux, ils ont obtenu une connaissance plus précise de l'extension des nuages opaques qui nous cachent le noyau solide de Vénus. Les résultats de ces calculs et observations ont été donnés dans la revue *Nature*, par l'astronome français Gérard de Vaucouleurs, et par Donald H. Menzel, de l'observatoire du Collège Harvard. Ils arrivent aux données suivantes : le rayon de la planète est de 6.089 kilomètres (contre 6.378, à l'équateur-Terre). Le calcul ainsi fait comporte une incertitude de 6 km en plus ou en moins, mais il représente une exactitude dix fois supérieure à celle qu'on avait jusqu'ici. Dans son beau volume intitulé *Astronomie* (1948), Gérard de Vaucouleurs donnait, pour Vénus, la longueur de rayon de 6.150 km, équivalant, disait-il, au 9/10e de celui de la Terre.

Pour préciser la rareté du phénomène de ce passage de *Régulus* derrière Vénus, on a recours aux études concernant les parcours des étoiles et planètes, et on s'aperçoit que l'éclipse de Régulus par Vénus, en juillet, ne se produit qu'une fois tous les 1000 ans. Cependant l'étoile est également éclipsée non plus en juillet, mais en octobre, et cela tous les 500 ans. Et c'est la seule interférence d'une brillante étoile par une planète dans tout notre firmament. C'était donc une occasion à saisir pour faire une observation de Vénus bien remarquable. Nos astronomes veillaient !

V

Deux publications sur le Concile

Nous ne saurions être étonnés de ce qu'on parle du Concile et même qu'on en parle beaucoup. C'est la grande pensée du présent pontificat. Des millions de chrétiens prient chaque jour pour le Concile. Nous nous faisons donc un devoir de signaler les principales publications qui le concernent. Dans le n° de janvier 1961 des *Etudes*, R. Marlé présente ce titre : *Deux importantes publications sur le Concile.* Plus loin, le P. Robert Rouquette, traitant, comme d'ordinaire de l'Actualité religieuse, intitule son texte : *Le Pape, le Concile et l'unité.* Parlons d'abord du premier de ces deux articles.

Deux ouvrages, dit-il. Le premier est de Mgr Lorenz Jäger, archevêque de Paderborn. Il est écrit en allemand et on lit en tête : *Le Concile œcuménique, l'Eglise et la Chrétienté. Héritage et tâche à accomplir.* Dans une première partie, l'auteur traite des Conciles du passé, mais spécialement sous l'angle de l'ecclésiologie. Justement, à part le Concile du Vatican, ils n'ont pas donné de doctrine directement consacrée à l'Eglise. Mais la doctrine était sous-jacente aux Conciles eux-mêmes. Elle était en *acte*.

Le problème qui se pose au prochain Concile est, de toute évidence, celui de l'unité. Sous ce rapport, c'est le Concile de Florence qui offre les leçons les plus importantes. Ce n'est pas dans la dialectique, dans le déroulement des syllogismes que l'on doit placer son espoir. A Florence, les Latins avaient cru d'abord qu'ils viendraient à bout de leurs partenaires, par la puissance de leurs arguments. Or, l'un des plus ardents partisans de l'unité, Isidore de Kiev — futur cardinal — exposait : « Je dois malheureusement et à regret déclarer que, de cette manière, les Latins ont encore accentué la division de l'Eglise ; ils ont agrandi et durci les oppositions. »

Et pourtant l'unité — pour trop peu de temps, hélas ! — fut rétablie. Elle le fut parce que l'on cessa d'argumenter, et parce que l'on fit appel, du côté latin, aux textes des Pères grecs. Dans ces graves questions d'unité des Eglises, il faut donc tenir compte avant tout de ces facteurs : différences de mentalité, — susceptibilités à ménager, — attention jalouse consacrée aux questions de protocole, etc. Au Concile de Trente, au Concile du Vatican, il n'a guère été possible de donner à ces facteurs toute leur importance.

Dans la seconde partie de son ouvrage, Mgr Jäger relève trois traits essentiels du « climat » dans lequel le prochain Concile sera réuni :

— 1° L'Eglise d'aujourd'hui est partout indépendante des Etats. Les rapports entre l'Eglise et l'Etat varient de l'amitié à l'hostilité, mais sans imbrication les uns dans les autres.

— 2° La domination de la culture chrétienne dans tout l'univers est mise en question et rencontre des obstacles énormes.

— 3° L'âge colonial est révolu.

En face de l'Eglise, on constate un *laïcisme* radical, qui tend à refuser toute influence à l'Eglise. — De plus, la technique prend, dans beaucoup d'esprits, une primauté injustifiée et redoutable. — Enfin, les valeurs humaines ne sont pas moins mises en péril que les valeurs chrétiennes. — C'est surtout ce dernier point qui doit être considéré. La religion chrétienne, c'est-à-dire l'Eglise, est la *seule sauvegarde des valeurs humaines !* Le prochain Concile aura à dégager cette vérité.

Le second ouvrage à signaler est celui de Hans Küng, également en allemand, sous ce titre : *Concile et réunion. Le renouveau comme appel à l'Unité.*

M. Küng signale, à l'adresse des protestants qu'il a surtout en vue, les points suivants qui doivent les faire réfléchir : 1° la reconnaissance, par un nombre croissant de catholiques, des préoccupations religieuses qu'eux-mêmes placent à l'origine de la Réforme ; 2° le mouvement biblique intense, chez les catholiques ; 3° le mouvement liturgique, non moins visible ; 4° l'attention portée au sein de l'Eglise au laïcat ; 5° le respect de l'Eglise pour les particularités nationales ; 6° la dépolitisation de la papauté ; 7° les réformes opérées à la Curie, dans le sens d'une plus grande internationalisation ; 8° la réforme et simplification du Droit canonique ; 9° tolérance en progrès constant ; 10° intelligence toujours plus nuancée en théologie morale pour les exigences de la conscience individuelle ; 11° dissociation opérée, en des cas très spéciaux, entre le sacerdoce et le célibat (ordination d'anciens pasteurs mariés) ; 12° intériorisation de la piété catholique.

Dans ce dernier point, M. Küng vise certains abus qui existaient dans la piété populaire mariale, et qui choquaient les protestants. On peut admettre, en effet, qu'il y a deux manières de pécher contre le culte marial authentique : *per excessum*, chez certains catholiques, et *per defectum*, chez la plupart des protestants.

De toutes façons, les chrétiens « séparés » auront tout intérêt à suivre de très près les opérations du Concile, et à voir si le visage de l'Eglise catholique qui s'en dégagera n'est pas tout autre que celui qu'on les a habitués dès l'enfance à considérer comme véritable.

« S'il est une idée qui domine à la fois les deux publications, conclut René Marlé, c'est bien celle de la tâche magnifique qui incombe à l'Eglise de notre temps, de rayonner en pleine lumière l'unité et la catholicité qui sont les marques distinctives que le Seigneur a entendu lui donner. »

Dans sa Chronique, à son tour, le P. Rouquette souligne les manifestations récentes de sympathie du pape Jean XXIII pour les liturgies autres que celle des Latins. Par exemple, le 14 novembre, il a tenu à prendre part à une messe en paléo-slave, à St-Pierre-de-Rome. Et il y a parlé en ces termes :

« Le fait de prendre part aux rites de diverses langues, de différentes histoires, dans l'adoration de la Sainte Trinité, est une première et solennelle manifestation du respect envers l'unité de cette divine institution qu'est l'Eglise. »

Le pape a laissé entendre par ailleurs que le prochain Concile n'aurait pas surtout à traiter ni résoudre des questions dogmatiques. Il s'agit, disait-il le 13 novembre, de rendre « sur le visage de l'Eglise leur splendeur aux lignes plus simples et plus pures de sa naissance ». On pourrait presque dire que l'idéal serait de remonter aux époques antérieures aux divisions actuelles, pour surmonter ces divisions mêmes.

Et pourtant, il est clair qu'il ne peut s'agir d'une opération purement « archéologique ». Il faut être de son temps. Mais dans ce temps qui est le nôtre, le christianisme doit redoubler de pureté et de sincérité. Le cardinal Pizzardo faisait récemment cette constatation : « le mauvais exemple que donne la vie de beaucoup de catholiques », voilà l'un des grands obstacles à l'unité ! Le 14 novembre dernier, le pape disait, dans le même esprit :

« Oui, nous aimons à le répéter, Nous attendons de grandes choses de ce concile, qui veut créer un renouveau de vigueur dans la foi, la doctrine, la discipline ecclésiastique, la vie religieuse et spirituelle et, en outre, apporter une grande contribution à la réaffirmation des principes d'ordre chrétien, dont s'inspire et sur lequel repose aussi le développement de la vie civique, économique et sociale. »

Un progrès qui semble bien s'accentuer au sein de l'Eglise catholique, c'est celui de la « charité » envers les non-catholiques et même les non-chrétiens. Le même cardinal Pizzardo, dont nous avons cité le mot « sur le mauvais exemple » que donne la vie de certains catholiques, insistait en ces termes, qui sont tout à fait dans l'esprit du St-Père :

« Ce qu'on dit en général de la manière de vivre vaut particulièrement pour une attitude de charité, d'une charité vraie, profonde, efficace envers nos frères séparés. Trop souvent l'intransigeance catholique, en matière de dogme — et elle est absolument nécessaire, — le souvenir des luttes engagées et des blessures reçues ont comme rétréci et durci les cœurs ; on ne va pas jusqu'à la haine, mais bien à l'indifférence et à l'insouciance. Or, il faudrait, non seulement en paroles, mais en fait, considérer nos frères séparés comme des frères, selon l'admirable parole de saint Augustin, que rappelle le Saint-Père, dans l'Encyclique *Ad Petri*

cathedram : « Qu'ils le veuillent ou non, ils sont nos frères. Ils ne cesseront de l'être que lorsqu'ils ne diront plus : « *Notre Père* ».

En terminant son exposé, le P. Rouquette met en évidence la nécessité pour les catholiques, dans leur dialogue avec les protestants, de leur faire comprendre que le catholicisme n'implique à aucun degré la mutilation de la liberté spirituelle, dont ils sont justement jaloux, ni une soumission passive et aveugle à un magistère arbitraire. Nous, catholiques, nous ne tenons pas moins que quiconque aux droits imprescriptibles de la raison et de la conscience. C'est pour être plus « raisonnables » et plus « consciencieux » que nous voulons être catholiques. L'accusation trop souvent portée contre le catholicisme de former des êtres passifs pourrait bien mieux être renvoyée à ceux qui la formulent, surtout au sein du marxisme, qui admet si peu la contradiction.

VI

Calculateurs-prodiges

Dans *Science et Vie* de janvier 1961, Aimé Michel examine, pour nous, « *L'Enigme des calculateurs-prodiges* ». Tout le monde sait de quoi il s'agit. Mais nul n'est en mesure d'en donner l'explication. Des calculateurs apparaissent, sans qu'on sache pourquoi, qui se montrent, parfois dès l'enfance et avant d'avoir étudié les sciences exactes, capables de résoudre, en un clin d'œil les problèmes les plus compliqués. Par exemple, vous leur demandez : Quel jour de la semaine était le 3 janvier 1845 ? — Ils répondent juste, en tenant compte des années bissextiles, et ils le font en peu de secondes. Ces individus sont-ils plus intelligents que les autres ? — Pas du tout. Il en est, au contraire, qui sont sur tout le reste, voisins de l'idiotie. Le Belge Oscar Verhaeghe, par exemple, « s'exprimait à l'âge de 17 ans, comme un bébé de 2 ans ». Il arrive que ces sujets perdent leur privilège quand ils font des études supérieures. Mais il arrive aussi qu'ils le gardent. Un exemple frappant est celui de Gauss. Né en 1777, il mourut en 1855, après avoir écrit de nombreux ouvrages et fait des découvertes mathématiques importantes. Or, on raconte de lui l'anecdote suivante : son père avait l'habitude de payer ses ouvriers à la fin de la semaine, en ajoutant au salaire les heures supplémentaires, calculées selon le gain de chaque jour. Au moment où M. Gauss père venait de finir ses calculs, l'enfant qui avait à peine trois ans (!) et qui avait suivi les opérations de son père s'écria : « Père, le calcul est faux ! Voici la somme ! »

On refit l'opération et on constata avec stupeur que c'était lui qui avait raison.

Cas analogue chez Ampère, qui menait à bien de longues opérations mentales, à l'âge de 4 ans, *alors qu'il ne connaissait encore ni lettres ni chiffres.* Cette précocité est assez générale, chez les calculateurs-prodiges. Mais il y a de notables exceptions. M^lle^ Osaka ne commença à parler et à marcher que vers 4 ans 1/2. A 26 ans, elle savait à peine lire et écrire. Et pourtant elle comprit en assistant à une séance de calcul-prodige, qu'elle en ferait autant et elle le fit voir. — Un autre, Louis Fleury, fut considéré jusque vers l'âge de 15 ans, comme un arriéré mental totalement inéducable. Dans tous les cas cependant, l'apparition du don de calcul est fulgurante. Mais tandis qu'Ampère perdit son don, en étudiant, Gauss et Euler le conservèrent. L'étendue de ce don a quelque chose de fantastique.

A M^lle^ Osaka on demande le carré de 97, puis la dixième puissance de ce même nombre, et elle les donne *instantanément*. On lui récite 100 nombres sans ordre, à raison d'un nombre par seconde. Elle les répète, dans le même ordre, sans erreur. Au bout de 45 minutes, elle les répète avec la même assurance. On lui demande alors de les redire, mais en commençant par la fin, et elle réussit à le faire. Une Indienne, Shakuntala Devi, extrait en 4 ou 5 secondes, la racine vingtième d'un nombre de 42 chiffres. Mais c'est l'Italien Jacques Inaudi qui atteignit la plus grande célébrité, car il fut examiné, au point de vue mental, par Binet et Charcot, et au point de vue mathématique par Henri Poincaré et Darboux. Exemple :

1° Trouver le nombre dont la racine carrée et la racine cubique diffèrent de 18 : réponse en moins de 2 minutes : 729.

2° Trouver un nombre de 2 chiffres tel que la différence entre 4 fois le premier chiffre et 3 fois le second égale 7, et que, renversé, le nombre diminue de 18 : Inaudi, au bout de 2 minutes répond : « Ce nombre n'existe pas ». Et c'était vrai.

3° La somme de 3 nombres est 43 et celle de leurs cubes égale 17.299. — Réponse, en quelques secondes : ces trois nombres sont 25, 11, 7.

Quand on examina Inaudi, on constata qu'il se servait mentalement de certains procédés classiques, mais qu'il avait trouvés tout seul.

On pourrait multiplier encore les exemples. Ils sont tous plus effarants les uns que les autres, pour le commun des mortels.

Mais comment cela s'explique-t-il ? En quoi consiste le don ? Les sujets eux-mêmes n'en savent rien. Il y a dans leur esprit, quelque chose d'intraduisible. Il ne peut s'agir d'une « hypermnésie » ; ils disent qu'ils « voient » les chiffres dans leur esprit, comme une « volée de moineaux » et que les réponses qu'on leur pose apparaissent, sans qu'ils puissent dire comment.

Bref, l'article résume ainsi le peu que l'on sait sur les calculateurs-prodiges :

— 1° C'est un don exceptionnel. On n'en connaît, dans une génération qu'une dizaine à la fois, mais il y en a peut-être qui s'ignorent.

— 2° Ce phénomène apparaît n'importe où : on en connaît des deux sexes et de tout pays ou toute race ; de tous les milieux aussi.

— 3° Il n'y a généralement pas hérédité, toutefois on connaît quelques familles où le don se transmit à plusieurs générations.

— 4° Le don apparaît dès la fin de la toute petite enfance, avant toute imprégnation culturelle. Et dans beaucoup de cas frappants, cette imprégnation même était impensable. Le don se manifeste au sein d'une famille inculte, chez un enfant abandonné, etc. On a remarqué cependant que le don était parfois accompagné de signes anormaux : Inaudi avait les yeux légèrement bridés ; Zorah Colburn avait six doigts aux mains et aux pieds ; Prolongeau était né sans bras ni jambes, etc.

— 5° Si parfois on a représenté les calculateurs-prodiges comme des arriérés mentaux, cette généralisation est absurde en face d'hommes tels que Gauss, Euler, Ramanujan, Ampère et d'autres.

L'auteur de l'article a un penchant marqué à voir dans ce « don » une ébauche d'humanité en mutation, d'une humanité supérieure. Il construit une sorte d'apologue, pour faire comprendre sa pensée. Parmi les Australopithèques, il y a 600.000 ans, peut-être, il y eut un couple étrange, qui ne savait presque plus grimper aux arbres, qui paraissait rêveur, différent des autres singes ; ceux-ci auraient pu le regarder, à leur point de vue, comme un couple d'idiots. Pas du tout, c'étaient les premiers « hommes » !

Et l'auteur conclut :

« Cet apologue mérite-t-il la transposition que l'on devine ? Les calculateurs prodiges manifestement idiots sont-ils de super-calculateurs-prodiges ? *Eh bien ! justement, il semble que oui. Ce sont apparemment les plus « idiots » que l'on voit accomplir les prouesses les plus affolantes...* »

Que penser de ce fait ? S'agit-il d'une mutation en cours ? Elle mettrait bien du temps à se réaliser. Ce qu'on peut dire sans crainte d'erreur, c'est que le problème mériterait un examen scientifique persévérant. On pourrait peut-être réunir deux « prodiges » de cette sorte, de sexe différent, et qui pourraient s'épouser. On verrait bien ce que seraient leurs enfants. Serait-ce une espèce humaine nouvelle ? Et en note, on peut lire, au terme de cette étude :

« *Science et Vie* et l'auteur seraient reconnaissants aux instituteurs, maîtres et parents de leur signaler tout cas intéressant. Des psychologues trouveront peut-être le temps de les étudier. »

VII

Fersen pouvait-il sauver Marie-Antoinette ?

Le Miroir de l'Histoire, en un numéro spécial, daté de janvier 1961, s'occupe des « *Reines et grandes Dames de France* ». On y voit défiler des noms célèbres, comme ceux de Blanche de Castille, Marguerite d'Angoulême, Henriette de France, Catherine de Médicis. Nous nous arrêterons à l'article de Charles Kunstler, de l'Institut, intitulé : *Fersen aurait-il pu sauver Marie-Antoinette ?*

Les contemporains ont tous reconnu qu'Axel Fersen était l'un des plus beaux hommes de son temps et que la reine de France, dont l'époux, l'excellent Louis XVI, était fort peu séduisant, en dépit de ses solides qualités, en avait été très frappée. Sans doute Marie-Antoinette, surtout à partir du jour où elle eut des enfants de son mari, eut pour ce dernier la plus profonde estime. Mais cela n'allait pas plus loin. Ils étaient si différents :

« Elle était la grâce, vive, capricieuse, étourdie , lui, la lourdeur vulgaire, la gaucherie, l'irrésolution. »

Fersen avait apporté à la reine la joie d'aimer. On a des billets d'elle qui ne laissent aucun doute sur leur intimité, sans qu'on puisse dire que les limites permises aient été franchies. L'article cite plusieurs de ces billets. En voici un, du 4 juillet 1791 ; il est très explicite et écrit par la reine :

« ...Je peux vous dire que je vous aime et n'ai même le temps que de cela. Ne soyez pas inquiet de moi. Je voudrais bien vous savoir de même. Ecrivez-moi par un chiffre... Adieu, le plus aimé et le plus aimant des hommes. »

A la date de juillet 1791, bien des événements graves s'étaient déjà passé. Il y avait eu la prise de la Bastille. Pires avaient été les journées des 5 et 6 octobre 1789. Le duc d'Orléans et son entourage complotaient pour renverser la branche aînée. Ils ne voyaient qu'un obstacle sérieux à détruire, pour cela. Non pas le roi, que l'on savait passif, sans réaction et comme étourdi par les premiers assauts de la tempête, mais la reine, qui était plus vive, plus clairvoyante, et que le danger grandissait. Aussi, tous les efforts des ennemis de la branche aînée se portèrent-ils contre elle. On réveilla toutes les vieilles calomnies. On parla des « folies » de Trianon, des « orgies » de Versailles, des favoris et favorites, du fameux « collier », des intrigues de « l'Etrangère » qui menait le Roi et « vendait la France à l'Autriche ».

Axel Fersen, de plus en plus en « adoration » devant la reine qu'il appelle, dans une lettre à sa sœur, « mon Amie », se dépense sans compter pour elle, pour la famille royale. Il la tient au courant de tout ce qui se passe. Sur ses conseils et sur les instances de la Reine, Louis XVI finit par se résoudre à quitter Paris, pour se réfugier dans une ville frontière. Il donne carte blanche à Fersen. C'est lui qui organise le départ. Il le fait avec une minutie extraordinaire et la préparation dure des mois. Il y eut en cela des erreurs incontestables ; erreur de Fersen : il fit construire une énorme berline, qui ne pouvait manquer d'attirer l'attention sur ses occupants ; — erreur de Marie-Antoinette, elle entassa dans cette berline des malles remplies de ses toilettes, pour remplacer les habits de voyage dans lesquels elle partirait. Autre erreur de Marie-Antoinette, elle remit au 20 juin le voyage décidé pour le début du mois, parce qu'une de ses femmes ne « sortait » de service que le 21 au matin, et qu'on avait des doutes sur elle. Bref, tout alla mal dans ce voyage. Les horaires ne furent pas respectés. Les rendez-vous fixés aux hommes de confiance furent manqués, tout le long du chemin. Fersen, déguisé en cocher de fiacre, avait conduit les voyageurs clandestins jusqu'à la sortie de Paris, mais déjà, les fugitifs avaient une heure et demie de retard.

La faute capitale du Roi fut de ne pas autoriser Fersen à l'accompagner au-delà de Bondy. On ne peut savoir ce que son sang-froid, son courage, son expérience auraient pu faire dans la suite. Mais de toutes les erreurs commises dans cette opération si délicate et si décisive, la principale fut de ne pas séparer les membres de la famille royale. Le Roi et le Dauphin d'une part, la Reine et M^me^ Elisabeth d'autre part, avec Madame Royale, en des voitures légères et communes, auraient franchi tous les obstacles. Bien d'autres émigrés l'avaient fait sans encombre. Au lieu de cela, il y a tout un personnel autour des voyageurs, avec des noms d'emprunt : M^me^ de Tourzel se nomme sur son passeport M^me^ de Korff. Et elle emmène ses deux fillettes, qui sont en réalité Madame Royale et le

Dauphin habillé en fille. La reine a pris le nom de Mme Rochet, et elle est censée être la gouvernante des enfants ci-dessus. Mme Elisabeth est leur dame de compagnie. Le Roi a pris un habit brun, recouvert d'une redingote vert-bouteille, il est coiffé d'un chapeau rond de laquais, et il se nomme « l'intendant Durand ». Il y a encore trois garde-nobles, travestis en « courriers », mais leur costume flambant neuf n'attire pas moins les regards que le beau jaune citron des roues et du train de la berline.

Enfin, au lieu de faire un peu de vitesse, on n'atteint même pas trois lieues à l'heure. Dans les côtes, on monte à pied. Le retard s'accentue sans cesse, tout au long du trajet. En route, plusieurs fois déjà le Roi est reconnu et salué. Quand enfin on veut rattraper les retards, on mène les attelages si maladroitement que des chevaux s'abattent, ce qui augmente les retards qu'on voulait compenser.

On sait la suite. Le Roi arrive à Varennes. Drouet l'a devancé et dénoncé. La voiture est retenue. Le Roi avoue ce qu'il est. Surviennent deux délégués de La Fayette, porteurs d'un décret de l'Assemblée, qui invite Louis XVI à rentrer dans la capitale. Louis XVI lit le décret et se borne à dire : « Il n'y a plus de roi en France ! » Bientôt on prend la route de Paris. Bouillé et ses hussards arrivent une demi - heure trop tard. A partir de ce moment, la monarchie n'est plus qu'un nom. Fersen n'a pas pu sauver Marie-Antoinette. Sans doute, elle ne sera exécutée que deux ans plus tard, mais c'est alors que son destin a été fixé sans retour.

Fersen s'était alors enfui en Belgique. Les billets dont nous avons parlé plus haut lui furent adressés par la reine, à Bruxelles, par des voies sûres. Après l'échec définitif de ses efforts, il rentra en Suède, son pays natal, y resta en faveur jusqu'en 1807. Disgracié alors, il fut, en 1810, massacré dans une émeute populaire. Ainsi sa mort ne fut pas moins tragique que celle de Marie-Antoinette !

VIII

Des virus à la Génétique

Sous le titre qu'on vient de lire, M. Pierre Lépine, de l'Académie de Médecine, nous entretient, dans la *Revue de Paris*, de janvier 1961, des progrès accomplis récemment en biologie.

Les branches les plus divergentes en apparence de cette science commencent à se rejoindre. La *génétique*, qui traite de l'hérédité, la *virologie*, qui s'occupe d'une catégorie spéciale des maladies infectieuses, la cancérologie, qui cherche à résoudre l'énigme redoutable des « tumeurs malignes », se rencontrent notamment dans l'étude des *nucléoprotéines*, qui sont des protéines d'un type particulier, qui sont présentes dans le noyau de toute cellule vivante.

En ces dix dernières années, la virologie a accompli des progrès particulièrement notoires.

Les virus sont des *parasites*. Cela veut dire qu'ils peuvent bien survivre quelque temps en dehors des cellules vivantes, mais nullement se reproduire. Un virus animal ne se multiplie qu'en infectant un tissu d'animal réceptif. Un virus végétal, de même, doit rencontrer la ou les plantes pour lesquelles il a des affinités électives. Il s'ensuit qu'on ne peut cultiver les virus en laboratoire pour en faire l'étude que dans des cellules vivantes. Longtemps, il fut nécessaire d'avoir sous la main des animaux, pour étudier les virus animaux et quand il s'agissait d'animaux difficiles à garder ou très coûteux, on faisait passer le virus d'une espèce rare à une espèce commune. Par exemple, en 1928, Lépine lui-même, avec C. Levaditi, voulant étudier une encéphalite qui ravageait les élevages de renards argentés, communiqua la maladie à un renard ordinaire, puis du renard au chien, du chien à la souris. Ce n'est pas toujours facile. Les virus ne sont pas indéfiniment transmissibles. Une maladie qui frappe l'homme frappe généralement aussi le singe, mais pas toujours et elle frappe de moins en moins les espèces plus éloignées de l'homme.

Un progrès considérable a été fait quand on a appris à réaliser, sur une grande échelle, à la suite d'Alexis Carrel, la prolongation de la vie dans des cellules après qu'elles eussent été extraites des animaux. Le développement pris en ces dernières années par les méthodes de culture de tissus et l'entretien des lignées cellulaires, a révolutionné les opérations de laboratoire. On n'a plus besoin des animaux qu'au départ. Les cellules et les tissus sont extraits, puis entretenus, en dehors des animaux, aussi longtemps qu'on en a besoin. On obtient ainsi un matériel d'examen exempt de contaminations. On peut avoir des quantités illimitées de virus. On peut les maintenir et les cataloguer en tubes, qui peuvent passer sous le microscope. On peut même enregistrer cinématographiquement les étapes des altérations produites dans les cellules par les virus, et contrôler ainsi l'apparition des lésions spécifiques causées par la multiplication de ces mêmes virus. Ainsi, même lorsque les virus sont trop petits pour que l'on puisse les voir avec les meilleurs microscopes, on peut tout au moins reconnaître non seulement leur présence, mais leur espèce au moyen des altérations qu'ils causent, en utilisant des colorations spéciales, qui distinguent ces lésions les unes des autres. Il faut noter cependant que, dans la plupart des cas, les altérations cellulaires sont causées plutôt par une famille de virus que par un seul.

Le résultat acquis est actuellement le suivant : la multiplication des virus cellulaires s'attaque particulièrement à des régions de la cellule que nous savons très riches en acides nucléiques, qui sont, dans la cellule normale, les agents de synthèse des protéines.

Toute cellule vivante, qu'elle soit animale ou végétale, se compose essentiellement d'une masse de protéines, appelée le protoplasme ou cytoplasme, au sein de laquelle se trouve un organe généralement arrondi qu'on nomme le noyau. Le cytoplasme est le siège de l'activité physiologique et métabolique de la cellule. Toutes les opérations de la « vie » s'y déroulent : absorption, digestion, assimilation, sécrétion de produits divers, fonctions différenciées telles que : motricité, soutien structural, conductibilité, sensibilité à une stimulation donnée. Mais toute cette activité, qui est la « vie », est sous le gouvernement du noyau. Sans

le noyau plus rien ne fonctionne. Donc, c'est le noyau qui maintient, organise et règle la vie. C'est le noyau qui sécrète les enzymes de qui dépendent les fonctions cellulaires, et en tout premier lieu la synthèse des protéines. En outre, c'est le noyau qui, en se dédoublant, assure la reproduction cellulaire, c'est-à-dire la croissance de l'individu et la pérennité de l'espèce. On ne peut plus limiter l'action du noyau à ce dernier point appelé la *mitose* ou division cellulaire. On n'admet plus actuellement, pour le noyau, des périodes d'activité et des périodes de « quiescence ». Le noyau est le siège d'une activité incessante, et cette activité est dominée par les continuelles transformations des *acides nucléiques*.

Ces acides caractérisent les nucléprotéines. Ils sont les agents d'induction de la synthèse des protéines cellulaires, et, ce qui est plus grave encore, ils sont les porteurs de l'activité génétique, d'où découle toute hérédité. On comprend que les virus en s'attaquant aux nucléprotéines y fassent des ravages incalculables. Depuis cinquante ans, l'étude de la « vie » est centrée sur celle des protéines et les variétés d'acides aminés qui y sont en action. La synthèse des protéinés est dirigée par des ferments appelés enzymes. La synthèse de ces enzymes est contrôlée par les gènes et l'on admet communément que les gènes, localisés dans les chromosomes de la cellules, sont les supports de l'hérédité. Or, les recherches ont fourni la preuve que la partie essentielle des gènes est formée non d'une protéine, mais d'un *acide nucléique*, substance complexe sans doute, mais beaucoup plus simple que la protéine. Il s'ensuit que

« tout le mystère de la vie est, en définitive, accroché à un corps chimique aujourd'hui accessible à l'analyse, l'acide nucléique, principe moteur à la fois du fonctionnement cellulaire et de la reproduction. »

Nous avons, à maintes reprises, rappelé que l'acide nucléique se présente sous deux formes, qu'on dénomme en abrégé A. D. N., et A. R. N. Les trois premières lettres signifient *Acide désoxyribonucléique*, et les trois autres : *Acide ribonucléique*. On les rencontre, le premier dans les structures nucléaires, et le second, dans la nucléole et dans le cytoplasme. Les acides nucléiques sont des « polymères » tout comme ceux dont nous faisons un si grand usage dans les « plastiques », du genre nylon ou orlon, mais d'une richesse très supérieure. La nature sait former des chaînes de molécules, très longues, groupant bout à bout des sous-unités semblables, répétant un motif chimique identique. Chaque sous-unité comporte une base appelée *nucléotide*. Ces nucléotides sont de quatre types différents selon qu'elles renferment de la thymine — comme c'est le cas de l'A.D.N., ou de l'uracile (A.R.N.), de la guanine, ou de la ctyosine.

Les acides nucléiques sont individualisés par l'ordre et la proportion dont ces bases sont réparties le long de la chaîne polymérique. Bien que les composants chimiques soient constamment simples, leur arrangement est complexe et varié. On est arrivé à la conviction que la *position* d'un groupe chimique dans la chaîne est plus importante que sa *composition*. Tout se passe comme dans une construction architecturale. Avec des briques, des pierres, du bois, du mortier, on peut faire les maisons les plus diverses. De même la protéine, selon la disposition des éléments, sera celle d'une souris ou d'un éléphant, celle d'une cellule hépatique ou cutanée, ou nerveuse, celle d'une algue marine ou d'une plante alpestre, celle du chimpanzé ou de l'homme, d'un ver de terre ou d'un prix Nobel. Pour donner l'idée de la longueur des chaînes dont nous parlons, disons simplement que le nombre des nucléotides, ou sous-unités de l'acide nucléique, va de 8.000 pour les plus simples à 3 milliards pour les plus complexes.

Or, que se passe-t-il quand un virus pénètre dans cet ensemble si riche et si délicat ? Il agit comme un intrus. Il provoque dans le fonctionnement de fabrication des protéines une déviation. Le virus possède lui-même un acide nucléique du même genre que la cellule où il s'installe. Mais son acide à lui ne va pas dans le même sens. Il fausse tout le système. Toute la cellule donc sera transformée en virus, parce que celui-ci aura introduit dans le cycle de synthèse un élément qui désoriente l'action de l'acide nucléique normal.

Lorsqu'un virus s'introduit dans une cellule, on assiste tout d'abord à sa disparition complète ; pendant une phase d'une durée plus ou moins longue, on n'en retrouve plus trace, au laboratoire. C'est la phase de l'éclipse. Mais très vite, la cellule manifeste les ravages accomplis par le virus, car il se forme des lésions tellement spécifiques qu'on peut discerner la nature du virus par celle de ces lésions. Ce ne sera pourtant que dans la dernière phase que l'on parviendra à distinguer des particules de virus. Le virus a donc été d'abord désintégré. Puis la cellule atteinte se met à reproduire le virus synthétiquement. On peut ainsi démontrer que l'acide nucléique d'un virus, introduit dans une cellule, impose son motif général à la synthèse des protéines par la cellule. La cellule infectée est bouleversée à la fois dans son métabolisme et dans son stock génétique.

En fait, trois hypothèses peuvent se réaliser :

— 1° Le plus souvent, de beaucoup, la nucléoprotéine du virus impose sa direction à la cellule. Celle-ci fabriquera uniquement des nucléoprotéines de virus. Ce sera sa mort à brève échéance.

— 2° Parfois cependant, la cellule résiste. Elle assimile le virus et le neutralise. Elle enfante même des substances nouvelles qui lui donneront l'immunité au virus agressif. Ce sera la guérison et la victoire durable.

— 3° Enfin, il arrive que le virus ne l'emporte pas, ni la cellule non plus. Il y a une infection inapparente, mais persistance du virus, qui pourra éventuellement reprendre son agressivité.

Conclusion : tout ce qu'on vient de dire — et ce n'est qu'un bien pâle résumé de données très difficiles à exposer — prouve toute la complexité des problèmes qui sont liés à la vie cellulaire et à l'intervention des virus dans cette vie. La virologie, devenue une branche importante de la biologie, est en passe d'être l'une des voies d'accès à l'étude du fonctionnement de la cellule, unité primordiale de la vie. L'intrusion des virus permet de se faire une première idée de l'activité cellu-

laire et c'est ce qui en fait en grande partie l'intérêt, en même temps que cela rend possible la lutte médicale contre leur action néfaste.

IX
Architecture primitive

Dans *Scientific American* de décembre 1960, un article a encore attiré notre attention. Il a pour titre (en anglais) : « *Architecture primitive et Climat* ». Les auteurs, car ils sont deux, se nomment James Marston Fitch et Daniel P. Branch. On a l'impression qu'ils donnent un cours pour les architectes contemporains, coupables, pensent-ils, d'oublier quelques-uns des préceptes fondamentaux de l'architecture séculaire. Ils ont mis en tête de leur exposé ces lignes qui le résument :

« En dépit de maigres ressources, les peuples primitifs ont conçu des habitations qui ont pu affronter avec succès les problèmes les plus sévères du climat. Ces simples constructions l'emportent souvent en adaptation sur les structures des architectes modernes. »

En réalité, les auteurs en question savent bien et disent que nous connaissons mal les habitats primitifs. Ce qu'ils étudient sous le nom d'architecture « primitive », ce sont les constructions des peuples arriérés d'aujourd'hui en qui nous voyons volontiers les authentiques représentants des peuples primitifs.

Or, un premier point apparaît, c'est que les ressources du primitif, pour construire sa demeure sont très maigres. Les matériaux dont il dispose sont ceux de son milieu géographique, et chez les primitifs, il faut se rappeler qu'avant les métaux, on n'avait que peu de moyens pour utiliser ces matériaux eux-mêmes. Par exemple, l'Esquimau n'a que de la neige et de la glace en hiver, du bois et du gazon en été. Le Soudanais ne dispose que de limon et de roseaux. Le Sibérien a des peaux d'animaux, des crins tressés. Le Mélanésien utilise des feuilles d'arbres et du bambou.

Et malgré cette pauvreté de matériaux, les architectures primitives révèlent une connaissance précise des conditions climatiques d'une part et de l'utilisation des matériaux d'autre part. Les architectes primitifs ont su tenir compte de ces données primordiales : la gravité, la chaleur, le froid, le vent, la neige, la pluie, les inondations.

L'architecture contemporaine a d'autant plus besoin de méditer les exemples du passé, qu'elle a tendance à « minimiser » ou à ignorer l'importance de ces facteurs essentiels.

« Non seulement l'architecte moderne est complètement détaché de toute expérience directe concernant le climat ou les exigences du milieu, mais il est entièrement persuadé que cela n'a plus aucune importance. »

Or c'est justement en cela qu'il se trompe. Les constructions qu'il élève sont souvent très déficientes pour cette raison même. Bien des murs de verre des gratte-ciel new-yorkais se comportent mal en face des tornades, des tempêtes de pluie et de neige. Il faut souvent les restaurer à grands frais. L'obsession « fétichiste » du mur en verre, la mauvaise orientation des constructions, conduisent à des inconvénients graves, provenant de la lumière, de la chaleur, ou du froid, etc. Et la machinerie de la climatisation n'arrive pas toujours à rétablir l'équilibre désirable.

Si donc on ne saurait prétendre à imposer le retour aux architectures primitives, on peut tout au moins recevoir de ces architectures des leçons importantes, au point de vue qu'on vient de dire.

Cela posé, les auteurs de notre article passent en revue les divers climats et les différentes solutions trouvées par les humains pour les affronter. Ils distinguent quatre grandes espèces de climats : 1° Arctique et subarctique ; 2° Steppe continentale ; 3° Désertique ; 4° Forêt tropicale. Et ils examinent avec soin les modes de construction primitive.

Voici d'abord les pays de neige et de glace. L'Esquimau construit un igloo. Il sait qu'il aura à faire face à des tempêtes de neige d'une violence inouïe, à des froids d'une intensité redoutable. Comme matériaux, il n'a que de la neige et de la glace. Il va donc choisir un creux de terrain, couper dans la neige ambiante des blocs réguliers de 18 pouces d'épaisseur, 36 pouces de longueur, 6 pouces de hauteur (le pouce étant de 2 cm 54). Il superpose ces blocs régulièrement, en spirale, pour aboutir à un dôme offrant au vent la prise la moins facile. Pour aérer l'intérieur, une ouverture étroite, du côté le plus abrité, et fermée par une peau de bête. Les interstices de la construction sont fermés par de la neige.

A l'intérieur, l'Esquimau se préserve du froid du sol par des fourrures épaisses, et du froid extérieur par une lampe à huile de phoque. Les murs à l'intérieur sont bientôt garnis d'un vernis de glace. La chaleur s'élève, avec la seule lampe à huile et la chaleur animale des habitants, à plus de 20° centigrades (souvent à 40° Fahrenheit). Ne parlons pas de l'odeur. C'est subjectif et on s'y habitue. Mais l'habitation de l'Esquimau, ainsi décrite sommairement, n'en est pas moins une merveille d'adaptation au climat le plus effrayant que l'on puisse imaginer. Au printemps, quand le soleil fait fondre l'igloo, il a terminé sa carrière. L'Esquimau sait qu'il aura très vite fait, l'hiver revenu, d'en construire un autre. Il en sort avec joie. Et il se construit, en un tournemain, une habitation d'été, couverte de terre gazonnée, gardant à la fois la chaleur contre le froid des nuits et la fraîcheur contre le soleil d'été.

Les auteurs insistent sur cet exemple, car il est caractéristique du savoir-faire des primitifs dans les conditions les plus rudes que nous connaissions. Mais on trouve les mêmes performances, avec des traits différents, dans les constructions primitives de tous les pays. La *Iourte* ou *Yourte* qui sert de hutte aux Lapons et Samoyèdes, est un autre exemple de construction primitive ingénieuse, à l'épreuve des sautes de températures les plus diverses et des assauts des pluies comme des vents. C'est une demeure merveilleusement adaptée au genre de vie des tribus nomades. Elle est démontable, et cependant d'une solidité à toute épreuve. La légèreté des souples osiers qui en sont l'élément principal se renforce de couvertures feutrées imperméables. — La tente du Bédouin dans le désert n'est pas moins bien comprise. Elle est faite de peaux de chèvres reliées ensemble.

Elle offre peu de prise aux vents. Elle garantit des tempêtes de sable, comme des rayons solaires, non moins que des froids nocturnes. En un mot elle répond à toutes les exigences du climat et du milieu géographique. La tente, si vite élevée, si vite démontée, si aisément transportable, si bien divisée en éléments qu'on partage entre les membres de la tribu, est l'une des plus heureuses inventions de l'histoire primitive des hommes.

Mais il n'y a pas que les habitations provisoires comme celles qu'on vient de passer en revue qui provoquent l'admiration. Les maisons stables des primitifs ne sont pas moins bien conçues. Qu'il s'agisse des Pygmées les plus archaïques, perdus dans la forêt tropicale, ou des habitants des savanes, des forêts nordiques, des déserts brûlants, partout on trouve des merveilles d'ingéniosité et d'adaptation. Tantôt, il importe surtout de se garantir du soleil d'une part, ce qu'on fait par des toits de chaume qui maintiennent la fraîcheur, et qui se dilatent assez, par temps de pluie, pour être étanches. Tantôt, il faut aussi se garder des insectes, des serpents, des bêtes fauves nocturnes. Et l'on bâtit sur un plan surélevé, ou bien l'on ferme la hutte, comme une ruche d'abeille, dont elle affecte la forme même. Enfin, dans les régions désertiques, on construit des maisons épaisses, avec terrasse plate, en briques cuites au soleil, ou en pierres.

Les villages indigènes, dont l'article cite de nombreux exemples, ne sont pas toujours, certes, des modèles d'urbanisme. Mais il est rare qu'ils ne soient pas en conformité intelligente avec les besoins des habitants, avec leurs mœurs et les conditions du milieu.

L'architecture contemporaine a tout à gagner à se rappeler ce principe capital de « l'adaptation » et on se demande si nos H.L.M. ne l'ont pas un peu oublié ou négligé !

X

Apparitions et visions

Je viens d'écrire un sous-titre bien périlleux. Mais il semble qu'il soit aussi assez actuel. Une brochure en allemand, parue naguère en Belgique, ne comptait pas moins de 180 « apparitions » mariales entre 1830 et 1955. En fait, l'autorité ecclésiastique en a reconnu seulement 8, pour la même période. Mais cela suffit à poser le problème.

Courageusement, la revue si sympathique *Cahiers marials* de janvier-février 1961 consacre un numéro entier à la question. Elle nous fait entendre d'abord la voix des papes. Elle rappelle « *les Théophanies de l'A.T.* ». Elle énumère les 7 plus importantes des Apparitions contemporaines : Médaille miraculeuse, La Salette, Lourdes, Pontmain, Fatima, Beauraing, Banneux, auxquelles s'ajoute Syracuse. L'abbé Laurentin, spécialiste averti, traite des « Apparitions et Critique historique ».

Nous voudrions résumer ici l'étude du chanoine A. Michel, sous ce titre : « *Apparitions et visions : doctrine catholique.* »

Un premier point très assuré est celui-ci : *extrême prudence.* Mais ici il y a deux écueils à éviter : admettre sans preuve, — nier sans raison. Le principe de la « possibilité » des apparitions et visions est de ceux qui reposent sur une base inébranlable, soit dans l'Ecriture soit dans la tradition. Le calendrier liturgique lui-même fait foi de l'admission par l'Eglise de certaines apparitions plus notables, telles que celles de Lourdes, dont la fête est célébrée le 11 février. Mais en sens inverse, il convient de se souvenir toujours des longs examens auxquels se livre toujours l'autorité de l'Eglise, avant de se prononcer sur un fait de ce genre.

Quelle sorte d'assentiment peut-on exiger du fidèle, en cette matière ?

A de telles révélations, même approuvées par le Saint-Siège, on ne peut ni ne doit jamais accorder un assentiment « de foi catholique ». Il ne s'agira jamais que d'un assentiment de « foi humaine ». Cela veut dire qu'en toute bonne foi et prudence, on considère les apparitions et visions comme « probables et pieusement croyables ».

Il s'ensuit qu'un chrétien, sans violer aucun principe de sa foi, a le droit de « refuser son assentiment », à la condition toutefois que cela se fasse « avec modestie, raison fondée et sans mépris ». L'infaillibilité de l'Eglise s'exerce sur les canonisations, mais non sur les miracles qui ont été exigés pour elles. De même la canonisation d'une sainte, comme sainte Brigitte ou sainte Catherine de Sienne, sainte Jeanne d'Arc, sainte Bernadette, est bien un acte du magistère infaillible, mais cela ne « canonise » pas pour autant les détails des apparitions, visions, révélations privées des personnes en cause. Il va de soi cependant, que la canonisation impose le respect et invite à la « pieuse adhésion » au sujet des faits historiques qui y sont impliqués.

L'Eglise n'engage pas son autorité infaillible, certes, mais bien son renom de prudence, de sérieux et de discrétion. Un décret de la S. C. des Rites, en date du 9 mai 1877, traitant de La Salette et de Lourdes, disait en termes formels :

> « Ces apparitions ou révélations n'ont été ni approuvées ni condamnées par le Saint-Siège, qui a simplement permis qu'on les crût de foi purement humaine, sur les traditions qui les relatent, corroborées par des témoignages et des monuments dignes de foi. »

Et, dans son Encyclique *Pascendi,* contre le modernisme, le saint pape Pie X ajoutait, après avoir cité ces lignes :

« Qui tient cette doctrine est en sécurité. »

Les faits ne sont ici que l'aspect *relatif.* Le culte *absolu* ne va qu'à la personne. Ainsi la fête des Apparitions de Lourdes ne fait que rappeler ces apparitions, comme objet d'un culte *relatif,* mais le culte absolu vise uniquement la personne de la Vierge Marie. Des fêtes comme celles de la Translation de N.-D. de Lorette, ou de N.-D. des Neiges, ou de la Présentation de Marie au Temple, ne garantissent rien quant à l'*occasion* de la fête, mais garantissent tout quant à l'objet du culte, qui est Marie. Une telle position doctrinale n'exclut pas la discussion historique sur ce que nous venons d'appeler « *l'occasion* ». Il est possible de faire la discrimination entre ce qui est authentique histoire et ce qui peut n'être qu'une légende.

S. Thomas d'Aquin, parlant des prophètes en général, disait : « Dans l'impulsion prophétique, il arrive parfois que le prophète ne puisse pas pleinement distinguer si ses paroles et ses pensées sont le résultat d'une inspiration divine ou de son propre esprit. » C'est pour cette raison, peut-on penser, que les apparitions n'ont pas toujours la même forme ou apparence, qu'il s'agisse de Notre-Seigneur ou de la Sainte-Vierge. Chacun de ceux qui « voient », voient à leur manière. Ils y mettent évidemment du leur ! Un voyant du nord verra la Vierge ou le Christ avec des cheveux blonds. Un méridional, avec des cheveux noirs. Mais les aspects humains, dans les visions, sont chose secondaire. Ce qu'il faut en dégager, c'est la valeur doctrinale, la signification religieuse et mystique. Et pour en juger sainement, que fait l'Eglise ? Elle confronte les révélations ou apparitions privées avec *la* Révélation authentique. C'est ce qu'on appelle « l'analogie de la foi ». Quand la Vierge, à La Salette, à Lourdes, à Pontmain, à Fatima, parle de ces deux choses capitales : *prière et pénitence,* comment ne pas voir que son langage est conforme à « l'analogie de la foi » ? Il est ce que Péguy eût appelé un « ressourcement », une remontée vers la source.

On dira : mais ce n'est pas neuf ! Bien sûr, et c'est cela qui en fait la valeur. C'est un rappel et non une nouveauté. Ce qui est nouveau, c'est la démarche, c'est la présence, c'est le fait de l'apparition rappelant la réalité invisible.

En dernier lieu, M. Michel examine le fait des « larmes » de Marie. Comment les concilier avec la certitude que nous avons de la « béatitude » immuable de Marie au ciel ?

L'un des cas les plus frappants est celui de l'apparition de Syracuse en août 1953. Deux points pour nous sont incontestables : Jésus et Marie nourrissent pour nous au ciel un amour impérissable ; — Jésus et Marie ont souffert pour nous, de leur vivant, plus que nous ne pouvons le comprendre. — Ces larmes et souffrances de Jésus et de Marie n'appartiennent pas purement et simplement au passé. Bérulle a bien mis cela en évidence. Les *actes* de la vie de Jésus sont, pour l'éternité, des *états.* Les larmes des apparitions sont une extériorisation de ces vérités. C'est une *manière humaine,* adaptée à notre temps, comme à tous les temps, pour obtenir les fruits qui doivent sortir des souffrances et larmes très réelles qui furent versées par Jésus et par Marie.

En conclusion, l'article cite une page de l'*Ami du Clergé,* de 1950, p. 443, au sujet de la valeur des « promesses » qui sont faites à telle ou telle pratique, comme le port du scapulaire, la récitation des trois *Ave Maria,* les communions des sept vendredis. Il est évident que l'accomplissement de ces promesses sous-entend celui des œuvres nécessaires au salut. Il serait puéril de penser que les pratiques indiquées *remplacent* ces œuvres. Non, elles y conduisent, elles les impliquent et les supposent. Il reste que le salut est attaché, non pas à telle ou telle de ces pratiques, mais à la foi, aux œuvres contenues dans les commandements, à l'amour surtout, inséparable de l'état de grâce.

XI

Fénelon est-il un méconnu ?

C'est Daniel-Rops qui pose cette étonnante question dans *Ecclesia* de janvier 1961. Et tout de suite, il reconnaît qu'elle peut surprendre. Fénelon est un « classique ». Il est connu de tous nos écoliers. Son portrait trône à l'Académie française. Ses œuvres font partie du bagage obligatoire de tout homme cultivé. Non seulement il n'est pas méconnu, mais il est archi-connu, si l'on ose dire. Pourtant, un doute apparaît aussitôt. Il est connu, c'est vrai, mais le connaît-on bien tel qu'il était, tel qu'il fut ? A cela, c'est lui-même qui répondrait non. Pourquoi ? Parce qu'il lui est arrivé bien des fois de s'interroger lui-même, d'avouer qu'il n'arrivait pas à se connaître, à se comprendre.

> « Je ne puis expliquer mon fond, disait-il, il m'échappe ; il semble changer à toute heure. Que suis-je ? Je n'en sais rien. »

Cet homme qui savait si bien se montrer aimable, bienveillant, charitable, éprouvait en lui-même comme une continuelle contradiction. Il se reprochait un « fond inépuisable de défauts raffinés », ses violences secrètes, ses injustices, ses ruses. Et c'est pour tout cela qu'on peut bien dire qu'il est un « méconnu ». Il l'est par ses contradictions, mais c'est une raison de plus pour le trouver attachant, plus que bien d'autres. On comprend Saint-Simon, qui a fait de lui le portrait le plus cruel, quand il avoue en fin de compte : « Il fallait faire effort pour cesser de le regarder. » On comprend un d'Aguesseau disant qu'il admirait en lui « je ne sais quoi de sublime dans le simple ». M^me^ de Sévigné abondait dans le même sens.

Mais dans le camp contraire, on trouve Bossuet, qui, après l'avoir aimé et admiré, après en avoir fait son ami, se déprit de ces sentiments, jusqu'à voir en lui « un charlatan », un « déclamateur », et jusqu'à trouver dans sa personne « quelque chose de sinistre ». De toute évidence, Bossuet parle sous l'influence des déboires qu'il a eus dans la fameuse querelle du quiétisme.

Eh bien ! cette affaire elle-même est-elle bien claire ? On sait que le quiétisme pur consistait à placer si haut « l'amour pur » qu'il en venait à supprimer la morale commune. Tout est permis à ceux qui aiment ! Voilà ce qu'on reprochait à Molinos, ce dont on croyait trouver les traces chez M^me^ Guyon, ce qui rejaillissait sur Fénelon, en tant que défenseur obstiné de M^me^ Guyon.

Et pourtant, il est certain que Fénelon ne fut jamais quiétiste au sens reproché à Molinos, pas même au sens de M^me^ Guyon. L'amour pur, chez lui, ne dispense pas de l'observation des commandements, mais bien plutôt y pousse plus à fond que toute autre chose. Rien n'indique que Fénelon ait jamais été moins exigeant, moins strict, en matière de morale, que Bossuet. Si les *Maximes des Saints* furent condamnées en Cour de Rome, il semble que cela ait pu se produire à la suite de manœuvres assez obscures. Au surplus, la soumission de Fénelon devait lui faire une auréole qui le grandit aux yeux de beaucoup, plus que la condamnation n'avait pu l'amoindrir.

Et Daniel-Rops cite de lui une phrase sur l'amour pur, qui indique un éloignement évident pour toute indulgence excessive, dans la pratique du renoncement :

« Toutes les générosités, toutes les tendresses naturelles, ne sont qu'un amour-propre plus raffiné, plus séduisant, plus flatteur, plus aimable, plus diabolique : il faut mourir sans réserve à toute amitié. »

Une telle phrase pourrait être d'un pessimiste à La Rochefoucauld, ou d'un janséniste à la Saint-Cyran. Elle pourrait être de Bossuet lui-même. Et cependant elle est bien de Fénelon. Les liens d'amitié qui l'attachaient à Mme Guyon ne l'empêchaient pas de lui écrire, à elle :

« Je ne sens rien pour vous et cependant je ne tiens à personne autant qu'à vous. Rien n'égale mon attachement froid et sec pour vous. »

Comme le note Daniel-Rops, il faut souligner ici les deux mots « froid et sec ».

Mais il allait plus loin encore car il ajoutait :

« Vous prenez vos illusions pour des mouvements divins... Vous vous êtes trompée bien souvent... Il me faut faire effort pour ne pas vous juger... »

A lire ces lignes on se croit fixé. Il n'en est rien, car Fénelon est si compliqué, que le pour et le contre sont aussitôt possibles, quand on l'étudie.

Que penser, en effet, de cet archevêque qui appelle la veuve Guyon : « Maman Téton » ? Comment le trouver aussi froid et sec qu'il le prétend, quand on sait qu'il lui adresse des vers à chanter sur l'air de *Taisez-vous, Musette* et où l'on trouve ceci :

« Comme au maillot, je suis en grâce ; à peine je bégaie, je ne sais pas mon nom... »

Evidemment il entend ainsi pratiquer ce que nous appelons « l'esprit d'enfance ». Mais c'est tout de même le pousser un peu loin ! « Esprit d'enfance » ne s'identifie pas à l'infantilisme. Et quand Mme Guyon, en réponse à ces déclarations appelle Fénelon, un des plus hauts prélats de l'Eglise : « Bibi », nous avons peine à comprendre.

Il est donc bien vrai que tout est terriblement compliqué dans le personnage de Fénelon. Il est écrivain, il est poète, il est artiste, il est philosophe, il connaît à fond le cœur humain. Mais il y a bien des négligences même dans son style. Ce n'est pas sans raison que Lamartine a pu dire de lui que sa langue « effémine avec grâce » celle que Bossuet avait durcie, et qu'il « la rend malléable et propre aux épanchements de la piété, de la rêverie et de l'amour ». Cela n'empêche aucunement qu'on puisse trouver mortellement ennuyeux certains passages de son *Télémaque*.

Et ce *Télémaque* lui-même, qu'en penser ? On sait qu'il y a mis ses maximes de gouvernement, ses idées politiques et sociales. D'un bout à l'autre, il avait su y glisser la critique du régime en vigueur sous le Roi-Soleil. Et il est sûr que Fénelon était des rares esprits qui savaient apercevoir et dénoncer les vices d'un tel régime. Mais on ne peut oublier non plus que les plus fervents admirateurs de Fénelon, un Montesquieu, un Jean-Jacques Rousseau surtout, ne sont pas à nos yeux des cautions suffisantes pour la justesse de ses idées.

Au total, on reste indécis devant cette grande figure. Faut-il voir en lui l'annonciateur de Mirabeau, de Danton, de Robespierre ? Ou bien, le continuateur du cardinal de Retz et de la Grande Mademoiselle ? Fut-il progressiste ou rétrograde ?

La question reste ouverte. Et on peut bien penser qu'elle ne sera jamais résolue. Henri Bremond a naguère éprouvé le besoin d'écrire une *Apologie pour Fénelon*. C'est donc que cela lui semblait nécessaire. Le P. Congar estime que les catholiques de la « mentalité de droite » restent méfiants envers lui. Bossuet leur semble plus sûr. A chacun de se prononcer !

L. CRISTIANI.

* *

P. S. — *Rectificatif*. Dans notre Causerie du 22 septembre 1960, parlant des Petites Sœurs de Jésus, du Frère Charles de Jésus, nous avons dit qu'elles allaient à tour de rôle au travail. On nous signale qu'il pourrait se produire une confusion, comme si l'une des sœurs allait à la pêche *la nuit*, tandis que l'autre reste auprès du Saint-Sacrement. La phrase du texte résumé par nous disait simplement : « A tour de rôle, une des Petites Sœurs va travailler, tandis que l'autre garde le Saint-Sacrement. » Il n'est donc pas question d'une pêche *de nuit* pour les petites Sœurs. On nous prie de Hong-Kong de bien préciser ce point. C'est chose faite.

L. C.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

L. BOUYER, de l'Oratoire. — **Le sens de la vie sacerdotale.** — In-8 de 202 p., 8,40 NF. — Paris, Desclée, 1960.

A en juger d'après un mot de la p. 130 (« entretiens »), les 10 chapitres de ce volume ont d'abord été prononcés oralement. Le style, d'ailleurs, suffirait à le faire soupçonner : c'est un style direct, où parfois l'auteur emploie des expressions excessives dans le but de mieux convaincre ses auditeurs.

La vigueur de ces formules ne doit pas nous empêcher de reconnaître dans ces pages une doctrine riche et traditionnelle, en même temps que renouvelée et adaptée aux besoins de notre époque. Nos lecteurs nous sauront gré de leur en citer de larges extraits.

L'introduction situe l'orientation de l'ensemble. On sait qu'il est beaucoup question, depuis quelques années, de « spiritualité sacerdotale ». « Mais trop souvent, il semble qu'on ne mette sous ce nom que des recherches artificielles, qui viennent encore compliquer les choses, bien loin de résoudre aucun problème » (p. 5). L'auteur voudrait aller à l'essentiel, et montrer comment le prêtre n'a d'autre spiritualité que de « vivre le Mystère chrétien tout entier » en continuant la Mission du Fils de Dieu par la Parole, les sacrements, la prière et les responsabilités sacerdotales.

Le premier chapitre explique la vérité fondamentale : comment notre ministère n'est que le prolongement et la participation de celui du Christ. Et le deuxième en découle naturellement : « La vision, la contemplation personnelle, si l'on peut dire, de la Parole de Dieu, est la première obligation, la première nécessité pour le

prêtre » (p. 25). Pour mieux le faire comprendre, l'auteur rappelle le rôle de la Parole divine dans l'A. T. et dans la Liturgie, et il démontre facilement qu'il est absurde de vouloir donner l'attrait de cette Parole sans en vivre soi-même :

« On « fait » de la Bible et de la liturgie pour les autres : pour les paroissiens, pour les militants — parce qu'on a dit que cela prend, parce que tout le monde le fait, parce que c'est à la mode... Mais on n'a pas l'idée d'y chercher sa propre nourriture. On annonce une Parole qu'on n'a pas vraiment commencé par écouter pour soi-même. On célèbre une liturgie dans laquelle on n'entre pas soi-même... » (p. 58).

Cela amène l'auteur à parler du « ministère de la Parole » au chapitre 3. Et il dit à ce sujet des choses bien pratiques.

Il dénonce d'abord les *vices de la prédication* habituelle en France :

1° *l'éloquence :* « Le prédicateur de l'Evangile, tout autant que le poète, devrait être persuadé que la première obligation qui lui incombe, c'est de prendre l'éloquence et de lui tordre le cou » (p. 41).

2° *le pédantisme :* il faut «dépouiller [la pensée religieuse élaborée] du jargon technique qui peut être une bonne chose pour le spécialiste initié, mais qui n'est qu'un mur pour le non-spécialiste » (p. 43).

3° le « *dialecte spécifiquement clérical* » *:* certains mots courants dans le langage ecclésiastique, mais mal compris de la foule, ou encore « le foisonnement d'un autre jargon » mis à la mode récemment dans des groupes restreints (promotion du laïcat, bien commun, etc.), et qui « sont aussi peu compréhensibles pour le profane que des termes scientifiques comme « parallaxe » ou « algorithme » !

4° A l'opposé de ces défauts, nous risquons de tomber dans « une série de pièges qui tiennent au contraire à une *volonté par trop tendue de coller au réel* » (p. 45). Et ici, l'auteur n'est pas à court de sarcasmes pour ridiculiser certains prédicateurs qui veulent être à la mode : par exemple ceux qui, pour réagir contre les anciens sermons « de droite », croient bien faire en se présentant lourdement comme des hommes « de gauche ». « Le résultat est que là où l'on se félicite d'avoir enfin échappé aux erreurs de l'« *Action française* », il n'est pas rare qu'on y soit plongé jusqu'au cou. On oublie que le symétrique d'une erreur est une autre erreur, qui lui ressemble comme son image dans un miroir » (p. 45).

Par exemple encore, ceux qui remplacent l'évangile par « les tocades du groupe sociologique qui est le leur... D'où la place démesurée prise dans la prédication par des vues sur l'art, la littérature, ou la civilisation en général, etc. » (p. 45-46).

Pourquoi ces erreurs ?

« Tous ces égarements et ces enlisements de la prédication courante trahissent souvent une singulière persuasion du clergé : que la religion par elle-même, l'évangile, la Parole de Dieu ne peuvent intéresser personne, ou peu s'en faut » (p. 47).

Pour *remédier à ces défauts* et prêcher convenablement, il faut d'abord avoir et entretenir une *culture générale*, basée sur l'humanisme traditionnel et non sur la technique, « car, il faut le souligner, il ne manque pas de savants ou de techniciens, et des plus grands, comme un Oppenheimer après un Louis de Broglie, qui nient de plus en plus catégoriquement que la science, ou la technique moins encore, puisse jamais constituer un humanisme » (p. 54).

A cette raison d'ordre général il faut ajouter que c'est dans cette culture gréco-latine que se sont constituées la théologie, la liturgie et la spiritualité. « Ce n'est donc nullement un divertissement de mandarin auquel l'Eglise oblige le clerc que l'initiation à tout ce trésor qu'elle lui impose » (p. 57). C'est au contraire la condition indispensable d'une connaissance profonde et précise du donné révélé.

En plus de cette culture humaniste, le prêtre développera ses notions *bibliques, liturgiques, patristiques.* Et l'auteur donne à ce sujet d'excellents conseils en vue d'aboutir à une prédication riche, surnaturelle et concrète.

* *

Un chapitre entier est réservé à saint Paul, modèle du prédicateur, avant que soit abordée l'étude du sacerdoce du Christ, source de notre sacerdoce. Après le rappel des principales thèses théologiques relatives à cette doctrine, le P. Bouyer entre dans des détails pratiques qu'il n'est peut-être pas superflu de rappeler. Ainsi de *la saleté* de trop d'églises, par exemple aux fonts baptismaux :

« Soulever le couvercle des fonts est ce qu'il faut éviter, car le peu d'eau huileuse et croupissante qu'on y découvrirait, à côté de tampons d'étoupe malpropres et de bouts d'allumettes, est assurément ce qui pourrait le plus mal évoquer les sources d'eau vive dont parle l'Ecriture » (p. 122).

Chose d'autant plus choquante qu'« on est souvent surpris de passer d'une église comme celle que je viens de décrire à un presbytère impeccable, voire même coquet »...

Et pour compléter le décor, des *cérémonies peu dignes* :

« Dans ce décor piteux, que d'officiants bredouillants et mal ficelés expédient des gestes d'offrande qui sentent le garçon de café désabusé ou des signes de croix qu'on croirait uniquement conçus pour chasser les mouches, entre des génuflexions à la sauvette. ...Ces choses-là, tout le monde les voit. Tous les laïcs les constatent. Les moins pieux s'en gaussent et les plus pieux les déplorent. Les prêtres, eux, n'en ont apparemment aucune conscience. Quand on essaie de les leur faire toucher du doigt, ils sont choqués, comme si on les injuriait gratuitement... » (p. 123).

Quant à certaines critiques visant les *fantaisies liturgiques* de certains prêtres, sont-elles toujours excessives ?

« A de bien rares exceptions près, notre mouvement liturgique n'a nullement amélioré, tant s'en faut, la dignité de nos célébrations, à commencer par la décence des sanctuaires et de leur mobilier.

A leurs défauts anciens, nos églises ont trop souvent ajouté simplement cette disgrâce d'être devenues le théâtre de toutes sortes d'improvisations fantaisistes, même quand elles sont bien intentionnées, mais qui les font apparaître parfois comme la scène d'une espèce de parade permanente, bien plus que le lieu d'aucun mystère sacré...

L'autel véritable, trop souvent, même quand on y garde encore le Saint-Sacrement, est mis au rancart, à demi-dissimulé par des trétaux lamentables qu'on baptise pompeusement « autel face au peuple ». Une paraliturgie s'y déroule capricieusement, etc... » (p. 127)

Les quatres derniers chapitres ont pour objet : Marie, inspiratrice du prêtre, l'intercession du Christ, le Ministère de la prière, et David, l'homme de prière. Ici encore, le lecteur trouvera d'excellentes suggestions et une doctrine traditionnelle et renouvelée. Nous serions même tentés de dire « trop traditionnelle » en ce qui concerne David, car il nous est difficile de rapprocher le roi guerrier de certains psaumes postérieurs, même si, comme l'auteur nous y invite, on ne veut voir en David que la « figure représentative » constituée par l'ancienne tradition.

Quoi qu'il en soit, ce que nous avons dit de ce volume suffit à souligner l'intérêt que nos confrères y trouveront

Norbert FOURNIER, C.S.V. — Exigences actuelles de la catéchèse. — In-8, 286 p., 2 dol. 50. — Publication de l'Institut Supérieur des Sciences religieuses, Université de Montréal. Joliette, Les Clercs de Saint-Viateur, 1960.

Comme tous les autres pays, le Canada français connaît lui aussi son renouveau catéchétique. Depuis une quinzaine d'années, ce renouveau a été marqué surtout par des efforts d'ordre méthodologique. A la lumière des expériences réalisées en France et en Belgique, les pédagogues canadiens-français ont transformé leur programmes et leurs manuels de religion, grâce à l'impulsion donnée par l'Office provincial de Québec.

Sur le plan de la pensée et de la recherche, de plus en plus on discerne dans la province de Québec, communément appelée « le Canada français », des efforts sincères, mais malheureusement trop dispersés. On déplore l'absence d'un travail qui fasse le point et qui permette d'apprécier l'orientation de la pédagogie religieuse chez les catéchistes canadiens-français.

Les *Exigences actuelles de la catéchèse* du Rév. Père Norbert Fournier, viennent combler cette lacune. Responsable de la *Pédagogie de la religion* à l'Université de Montréal, l'auteur s'est proposé de rédiger une synthèse proprement canadienne en pédagogie catéchétique. Il embrasse toute l'économie de la catéchèse et fait état de la littérature parue sur le sujet depuis une trentaine d'années.

Dans son introduction générale, il pose d'abord le problème de l'enseignement religieux dans le monde moderne avec des principales solutions apportées pour le résoudre. Puis, il esquisse à larges traits l'histoire de la catéchèse, pour en dégager ensuite la nature et les principes fondamentaux Les quatre parties de l'ouvrage portent sur l'objet de la catéchèse, sur son agent et son sujet, sur l'action catéchétique elle-même, et enfin sur l'institution catéchétique. Evidemment, l'auteur s'adresse d'abord aux catéchistes canadiens, mais son étude présente les grandes lignes du renouveau catéchétique contemporain de façon à rendre service à tous ceux qui s'occupent d'enseignement religieux, à quelque région qu'ils appartiennent.

L'idée centrale que le P. Fournier semble vouloir inculquer — et en cela son travail comporte une unité indiscutable — c'est que le Christianisme consiste dans l'union à Dieu par le Christ dans l'Eglise, union qui se trouve alimentée surtout par la Bible et réalisée parfaitement dans la Liturgie. Tel est le message de vie que tout catéchiste doit s'efforcer de transmettre.

La pédagogie religieuse proposée et développée ici reste très proche de la théologie sans minimiser pourtant les apports de la pédagogie profane dans la transmission du Message de Dieu. Signalons que la Bible et la Liturgie apparaissent plutôt comme un objet d'enseignement religieux que comme un ensemble de procédés pédagogiques pour rendre vivant un cours de religion.

Ceux qui cherchent un instrument commode et assez complet pour connaître les principes de la catéchèse et même pour donner des cours en pédagogie de la religion soit dans les grands séminaires ou dans les écoles normales, soit à des groupes d'éducateurs, salueront avec joie l'ouvrage du P. Fournier. Sa présentation est très attrayante grâce à la clarté des divisions, à la disposition typographique et même à l'excellente qualité du papier.

Le sous-titre des *Exigences actuelles de la catéchèse* se lit comme suit : Essai de synthèse en Pédagogie de la religion. Il nous indique clairement la perspective de l'auteur. En voulant couvrir toute l'économie de la catéchèse, il néglige cependant de développer, autant qu'on le désirerait, certaines dimensions de la pédagogie catéchétique. En effet, il faut avouer que certains chapitres gagneraient à être plus élaborés et plus approfondis. L'auteur nous laisse sur notre appétit dans son étude sur la psychologie religieuse des jeunes. De même, nous aurions aimé qu'il explique avec plus de détails les moyens de rendre l'enseignement religieux plus biblique et plus liturgique.

Il reste établi que ce volume constitue un véritable tremplin, une base sur laquelle les pédagogues canadiens pourront construire pour leur milieu, une solide pédagogie de l'enseignement religieux. Même en Europe, un grand nombre de catéchistes liront avec profit le premier ouvrage canadien sur le renouveau catéchétique.

Ph. DELHAYE.

J. DEMOULIN, C.SS.R. — Propos désobligeants sur la bonne conscience du chrétien. — In-8 (14 × 19), 257 p. — Paris, Alsatia, 1960.

Nouvel ouvrage du R. P. Jérôme Démoulin, professeur de lettres ; dernier né d'une famille déjà nombreuse (*Votre ligne de chance*, *Au pays de la joie*, *Christianisme en plein air*, *etc...*), mais qui se présente aussi bien que ses aînés : vivacité du style, abondance des citations, profondeur de la pensée et surtout optimisme chrétien. Ces « propos » qu'on pourrait croire provoquants ou même irrespectueux sont, en réalité, bienfaisants : ils ne sont mordants que pour nous faire réagir sainement. Ils sont groupés en trois parties : « l'étrange cocktail de notre vie » ; « le prochain, voilà l'ennemi ! » ; « le Sacré massacré ». Et à l'intérieur de cette classification, quelques spécimens de panneaux alléchants : « Un prochain de tout repos : le prochain lointain » ; « le bruit, cet assassin » ; « l'inconfortable pensée de l'Enfer » ; « lexique du Diable »...

Gérard VANN, O. P. et P. K. MEAGHER, O. P. — Changer les pierres en pain. — In-8 de 218 p., 8,75 NF. — Tours, Mame, 1960.

Ce livre est entièrement consacré à la tentation du Christ au désert. Les auteurs étudient d'abord en théologiens la nature de la tentation en Jésus. Appuyés sur la doctrine de saint Thomas, et par comparaison avec la tentation de Gethsémani, ils expliquent clairement comment Jésus a pu être vraiment tenté et a dû lutter pour repousser des tentations qui semblent bien peu séduisantes à première vue.

Puis ils étudient le rôle du Saint-Esprit dans l'âme de Jésus et dans celle du chrétien. Ils passent ensuite au thème du désert et, à l'occasion des trois tentations du Christ, rattachent toute une spiritualité chrétienne aux notions de nourriture, de vaine gloire et d'orgueil.

Nous n'oserions affirmer que toutes les réflexions des auteurs découlent nécessairement du texte évangélique qui leur sert de point de départ. Mais elles n'en sont pas moins utiles. Ce livre est traduit de l'anglais par Madeleine Chavanon. Telle remarque paraîtra s'imposer moins en France qu'en Angleterre (cf. p. 151 et s. sur le puritanisme et le péché de la chair considéré comme le péché par excellence). Mais l'ensemble sera très profitable aux lecteurs de langue française, qui y trouveront des leçons riches et sûres, et faciles à comprendre parce que concrètes.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 31 januarii 1961

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : C. GAILDRAUD

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)

Pour paraître début Mars : **Films - Fixes en photos couleurs**

LE BAPTÊME

Coédition des Editions du Berger et de la Maison de la Bonne Presse

Scénario de M. l'abbé DUHAMEL
Photos exclusives de J. FORTIER prises dans la nouvelle Eglise du Sacré - Cœur à Audincourt (Doubs)

Deux films-fixes

(images 18 x 24)

I. — **La joyeuse entrée d'un enfant dans la Maison de Dieu** (Initiation élémentaire au baptême (7 à 9 ans). — **Le Combat chrétien** (Pour les années de formation spirituelle et morale (9 à 11 ans).

II. — **Le Sacrement de la Foi** (Aux alentours de la Profession solennelle (11 à 12 ans). — **Le Sacrement de la fidélité adulte** (Pour la Persévérance).

Les deux films en couleurs naturelles avec livret-commentaire **34,50** NF

★

Envoi gratuit de catalogues détaillés sur demande

★

EDITIONS DU BERGER, 4, rue Cassette, PARIS-VI
C. C. P. Paris 3171-01

AUX EDITIONS DU CHALET

36, rue de Trion, LYON-5e
8, rue Madame, PARIS-6e

NOUVEAUTES :

LES JEUNES ET LA FOI

par le R. P. BABIN

Problèmes de la catéchèse des adolescents.
Ce livre s'adresse à tous les éducateurs.

L'exemplaire : **9,75** NF

■

CHANTE MA JOIE

par Paula HŒSL

Pages d'une étonnante psychologie féminine.
Une main amie annonce aux jeunes filles les sources de la vraie joie.

L'exemplaire : **8,70** NF

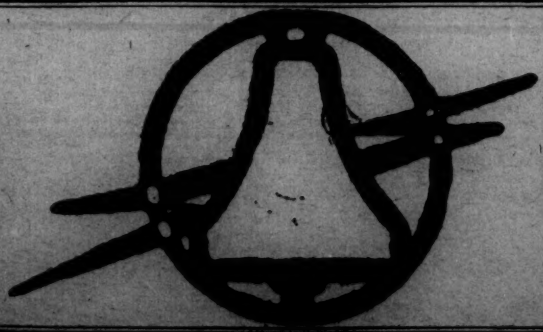
HARMONIUMS

NEUFS ET D'OCCASION EN TOUTES MARQUES

Achat - Echange - Location

LABROUSSE

33, Rue de Rivoli, PARIS-4.



Sonneries Electriques de Cloches

BACH, Ingénieur Constructeur
METZ, Rue Saint-Symphorien

TOUTES LES SONNERIES
automatiques et horaires
— — Angélus — —
Volée - Tintement - Glas

FONDERIE de CLOCHES de PARIS
57, av. Gambetta, Bagnolet (Seine)

BLANCHET & Cie

fond, accorde, répare les cloches de toutes dimensions et les *ELECTRIFIE*

Seul fondeur de cloches équipant électriquement depuis 1920 les cloches avec des appareils parfaitement adaptés, conçus, mis au point et construits dans ses ateliers.

Devis et visite sans engagement sur demande

ÉLECTRICITÉ DE FRANCE

Obligations 1961

à valeur croissante de remboursement

GARANTIES PAR L'ÉTAT

BULLETINS PAROISSIAUX
à fonds communs
Éditions spéciales NOTRE CLOCHER
Imprimerie NOTRE CLOCHER
18, Av. Brillat-Savarin BELLEY (Ain)

ASSURANCE AUTO MOTO

Ecclésiastiques, vous avez droit au tarif réduit d'assurance obligatoire avec ristourne chaque année sans accident et recours pour récupérer vos réparations.

Cabinet **ADAM**, assureur-conseil agréé
181, rue Lafayette, PARIS

« Une densité spirituelle rarement atteinte »
LA CROIX

Les Missels du

R. P. MORIN
de L'ORATOIRE DE FRANCE

sont... **clairs** dans leur plan
dans leur typographie
pratiques par leur format
par leur reliure solide

A la portée de toutes les bourses

Missel QUOTIDIEN	à partir de NF	**17,25**
Missel DOMINICAL de poche	à partir de NF	**9,75**
Missel en GRANDS CARACTERES	à partir de NF	**15**

Demandez-le à votre libraire habituel

DROGUET & ARDANT LIMOGES - PARIS

Documentation et spécimens sur demande

PROCURE INSTRUMENTALE DU SUD-EST
Orgues STAL
Tous les Harmoniums
Jean GRANGE, 24, rue Thomassin, LYON-2e
Tél. 37.89.71

LIBRAIRIE DU CARMEL

LE VRAI VISAGE DE STE THERESE DE L'E.-J. Un album de 150 p. Héliog. accomp. d'un fascicule séparé. Introduction et Notes par le R. P. FRANÇOIS, O.C.D. .... broché, 27,00 NF. Relié, 36.00 NF.
LA PASSION DE N.-S. SELON LE CHIRURGIEN, Docteur BARBET, 1 vol. 224 p. et 24 planches Fco 8.90 NF.
JE VEUX VOIR DIEU, par le R. P. Marie Eugène de l'E.-J. O.C.D. 1.150 p., fort beau vol., relié toile 34.50 NF.
INTIMITE DIVINE, les 2 vol. reliés, du P. GABRIEL 44.80 NF.
de Ste M. M. O.C.D., les 6 volumes brochés...... 38.40 NF.
Méditations pour tous les jours de l'année

Exclusivité française des photographies du Saint-Suaire de Turin

C.C.P. Paris 3705-00. - **27, r. Madame, Paris-6e.** - LIT. 69-57

LIVRES REÇUS

Joseph AUCEREAU, *Jeanne absolu.* Une mystique du Grand siècle. (13 × 20,5), 264 p., 10,50 NF. Paris, Edit. du Cerf, 1960.

Th. G. CHIFFLOT. *Approches d'une Théologie de l'Histoire.* (13 × 20), 132 p., 6,30 NF. *Ibid.*

LACORDAIRE, *Jésus-Christ*, présenté par A.-M. CARRÉ, O. P. (13 × 20), 144 p., 7,20 NF. *Ibid.*

J. STEINMANN. *Le Livre de la Consolation d'Israël et les Prophètes du Retour de l'Exil.* (14 × 22,5), 216 p., 15,30 NF. *Ibid.*

Dr J. E. GEORG, *La pratique de la continence périodique* (14×19), 232 p., 8 NF. Mulhouse, Salvator, 1960.

G. HUNERMANN, *Le Rebelle obéissant.* Trappiste et missionnaire (13 ×19), 264 p. rel. 11 NF. *Ibid.*

Dr A.C.M. LIPS, *Une seule chair.* L'harmonie du couple (13,5 × 18,5), 148 p., 6 NF. *Ibid.*

Dr SCHIM VAN DER LOEFF, *Pour toi qui te maries.* (14 × 19), 112 p., 4,80 NF. *Ibid.*

Sur toute la terre. VIIe Journée mondiale des lépreux. (11,5 × 17,5), 111 p. Paris, Ordre de la Charité, 46, rue Gal-Delestraint-XVIe, 1960.

Pierre GUENST-HORN, *Paysan ? Bourgeois ? ou Prince ?...* (14 × 19), 192 p., 6,60 NF. Nouv. Editions Debresse, 1960.

E. H. SCHILLEBEECKX, *Le Christ, sacrement de la rencontre de Dieu* (13 × 20), 272 p., 10,50 NF. Paris, Edit. du Cerf, 1961.

Hugo RAHNER. *La Paroisse.* De la théologie à la pratique (12×19), 158 p., 5,10 NF. *Ibid.*

A. DELMASURE. *Les Catholiques et la politique.* (14 × 21), 384 p., 12 NF. Paris, La Colombe, 1960.

M.-J. LE GUILLOU, O. P. *Mission et Unité.* Les exigences de la communion. (14 × 22,5), 296 et 336 p. Coll. « Unam Sanctam », 27 NF. Paris, Ed. du Cerf, 1960.

Jean STEINMANN. *Richard Simon et les origines de l'exégèse biblique.* (14 × 21,5), 450 p. Paris, Desclée de Brouwer, 1960.

Une encyclopédie doctrinale, historique et pastorale

•

TABLES GENERALES DE L'AMI DU CLERGÉ

Sixième série : (1934-1950)

Un volume grand in-8, 448 p. sur 2 colonnes

Non broché :	**800** fr. + port	
Broché :	**1.050** fr. + 150 fr. port	
Relié :	**1.600** fr. + 150 fr. port	

Ces prix sont valables pour la France et l'Etranger.

LIBRAIRIE
38, rue St-Sulpice
PARIS - 6e

MIGNARD

EDITEUR
Tél. Dan. 03-88
C.C.P. Paris 6249-19

Dépositaire des Editeurs Pontificaux et Imprimeurs du Saint-Siège

LITURGIE - LITTERATURE religieuse et générale - Tous les bons livres

Choix important de Missels d'Autel de Bréviaires et autres...

Nous enregistrons dès maintenant, pour livraison depuis Pâques 1961, les commandes de BREVIAIRES ROMAINS, NOUVELLES EDITIONS, de tout Editeur Pontifical et les souscriptions au NOUVEAU BREVIAIRE LATIN-FRANÇAIS CONFORME AU NOUVEAU CODE DE LA LITURGIE
(les commandes seront servies suivant l'ordre d'inscription)

Grande variété d'IMAGES (nouvelles séries couleurs)
SOUVENIRS MORTUAIRES - MAROQUINERIE - CUSTODES

ASSORTIMENT UNIQUE EN FRANCE DE TOUS MISSELS RECOMMANDES AUX FIDELES

DISQUES et ELECTROPHONES. Sélection d'enregistrements pour le Clergé et les Fidèles. Chant Grégorien et toute la musique religieuse. — Microsillons instructifs, éducatifs et distrayants pour petits et grands

Avantages spéciaux réservés à MM. les Ecclésiastiques, Religieux, Religieuses à l'Enseignement Libre et aux Familles nombreuses

PROCURE ARTISANALE DU CLERGÉ — ATELIER D'ART SACRÉ
Pour l'Eglise Ancienne, Rénovée ou Nouvelle

Chemins de Croix expressifs et artistiques sur subjectiles différents

EN PROPRIETE : LE CHEMIN DE CROIX **« D'APRES LES MAITRES »**

OBJETS RELIGIEUX et de CULTE — ORFEVRERIE — CHASUBLERIE — PEINTURES — STATUES pour intérieur ou extérieur — ART Ancien et Moderne

TUNIQUES & AUBES pour Communiants et Enfants de Chœur

TISSUS DE PREMIERE QUALITE A DES PRIX DE FABRIQUE

EXPEDITIONS ***EXPORTATION***

CATALOGUE GENERAL ILLUSTRE 1961 *sur simple demande*

L'HIVER EST LA !...

Chauffez vite maintenant...

VOS ÉGLISES et SALLES d'ŒUVRES

par l'air chaud pulsé **" ETNA "**

Ets. GUIGUET - Chalon-sur-Saône (SAONE-ET-LOIRE)

DEVIS GRATUIT

Se recommander de la revue

LOURDES

PALAIS DU ROSAIRE
MAISON CATHOLIQUE

LISIEUX

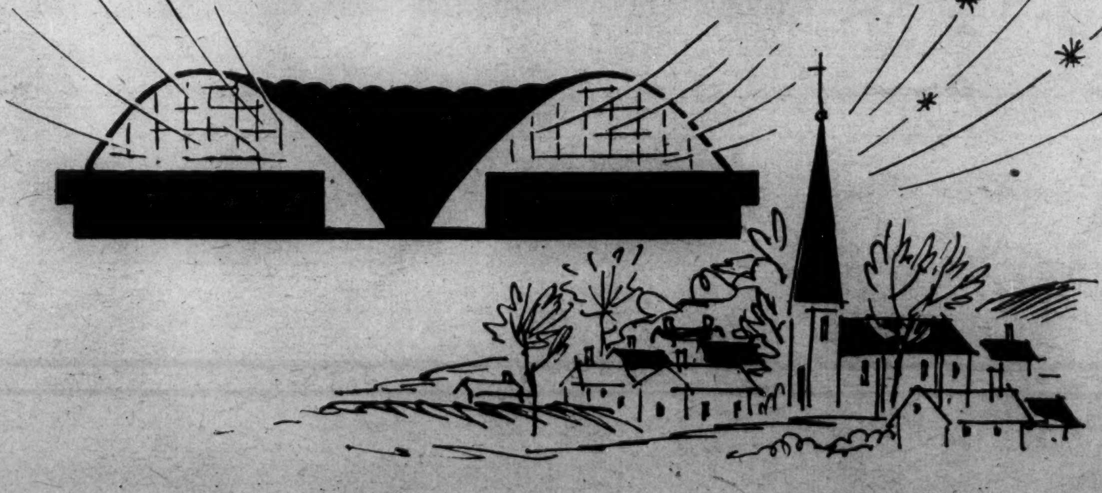
Objets de piété

Le soir
du 24 Décembre 1960
à PARIS, EUROPE N°1
a réuni cent mille fidèles
sous les voûtes prestigieuses du
nouveau Palais des Expositions.

A MOY-de-l'AISNE (Aisne)
le même soir, quatre cent fidèles
ont écouté la Messe de Minuit.

La sonorisation
de ces deux célébrations de Noël
a été réalisée avec des équipements sonores
STENTORIUS
qui a sélectionné et mis au point
pour la sonorisation des Cryptes,
petites Eglises et Chapelles,
l'ensemble autonome portatif ST-YVES
Prix spécial : 500 NF

Stentorius

SONORISATION · INTERPHONIE · SIGNALISATION

9 bis, RUE SAINT-YVES - PARIS XIVe TEL. KELLERMANN 20-54